

François W. Beydoun

Entre Terre et Cosmos

Le Chemin d'un Rêveur Éveillé



Un héritage familial transcendé en une quête de sens et de lumière.

Autobiographie



Droits d'auteur	3
Préface	4
Chapitre 1 : Le poids des origines	5
Chapitre 2 : Son cœur en partage	16
Chapitre 3 : La blessure du père	22
Chapitre 4 : La nuit de l'âme	27
Chapitre 5 : L'éveil de la Kundalini	30
Chapitre 6 : L'appel de l'Ayahuasca	40
Chapitre 7 : Les Capacités Oubliées	54
Chapitre 8 : CHANYA	66
Chapitre 9 : L'Andalousie	69
Chapitre 10 : Le Nadi Shastra	75
Conclusion : Une vie au service de l'Un	84
Album visuel	85
Quatrième de couverture	95

© Droits d'auteur

© 2025 François W. Beydoun — Tous droits réservés

L'auteur conserve l'intégralité des droits mondiaux sur cette œuvre et ses traductions.

Cette édition n'appartient pas au domaine public.

Toute reproduction, représentation ou diffusion, intégrale ou partielle, est interdite sans autorisation écrite préalable, sauf exceptions prévues par la loi.

Autorisation de diffusion non exclusive accordée à Google Play Livres et à d'autres plateformes numériques.

Crédits iconographiques

Photographies de famille (personnes décédées) — Collection privée Beydoun — © François W. Beydoun

Illustrations originales générées par intelligence artificielle — © 2025 François W. Beydoun

(Images non portraitisantes ne représentant aucune personne réelle).

Mentions légales

Première édition — Auto-édition (imprint : François W. Beydoun)

Dépôt légal : septembre 2025 — BnF

ISBN : 979-10-415-8106-1

Préface

Je dédie ces pages à mes parents, dont l'amour et les sacrifices ont façonné l'homme que je suis devenu.

À celles et ceux qui errent, doutent ou vacillent sur le chemin, je souhaite offrir un témoignage de foi, d'espérance et de cette force silencieuse qu'on découvre souvent dans les instants de chute.

Parfois, il faut consentir à se perdre pour enfin se retrouver.

À 62 ans, j'ai ressenti l'appel de mettre en mots le fil de mon existence. Ce récit retrace un parcours à la fois intime et universel — un itinéraire d'éveil tissé de choix décisifs, de rencontres transformatrices et d'instant suspendus.

Chaque étape s'est inscrite dans un dialogue intérieur avec cette présence silencieuse que je nomme le Un — source de clarté, d'unité et de lien.

Ce livre témoigne d'un cheminement lucide et sincère, franchissant peu à peu les frontières du connu, accueillant l'invisible, l'abandon, la vérité nue.

Une invitation à percevoir dans chaque expérience, même la plus déstabilisante, un passage vers soi et vers l'essentiel.

Puissent ces mots devenir un phare pour celles et ceux en quête de sens. Et leur rappeler que, même dans nos nuits les plus obscures, la lumière n'est jamais loin — car nous sommes nés du Un... et c'est vers Lui que nous retournons.

Chapitre 1

Le poids des origines

Les racines culturelles et familiales qui façonnent nos destins



Grands-parents maternels — © 2025 François W. Beydoun, Collection privée famille Beydoun. Tous droits réservés

Racines maternelles

Un amour brisé trop tôt

Ma grand-mère maternelle incarnait une femme aux multiples talents, une figure centrale et inspirante de notre famille. Chef cuisinière accomplie, experte en médecine arabe traditionnelle et conteuse hors pair, elle illuminait nos vies de ses nombreux dons. Chaque soir, elle lisait à mon grand-père bien-aimé, Fawzi, des extraits des *Mille et Une Nuits*, tirés des sept grands tomes qu'il lui avait offerts, ornés d'enluminures somptueuses. Ensemble, ils formaient un couple profondément amoureux et complice, jusqu'à ce que la vie leur assène un coup tragique : mon grand-père succomba brutalement à une maladie infectieuse foudroyante à seulement 32 ans. Ce départ prématuré bouleversa la vie de ma grand-mère et marqua à jamais le destin de notre famille.



Image générée par IA — Salon oriental avec service à thé et samovar — © 2025 François W. Beydoun — Tous droits réservés

Le sanctuaire de traditions et de joies partagées

Avant ce coup du destin, leur foyer était un véritable sanctuaire de traditions et de joie partagée. Dans les années où mon grand-père était encore en vie, leur maison rayonnait de convivialité et d'épanouissement. Ma grand-mère insouciante jouait du *Oud* ou du *Qanoûn*, avec une légèreté qui rendait ces moments mémorables. Ces deux instruments traditionnels de la musique orientale, hérités directement de l'empire ottoman, reflétaient l'âme culturelle de cette époque. Elle jouait pour son mari et ses amies, parfois vêtue d'un costume d'homme, les cheveux coupés à la garçonne, et s'appuyant sur une canne à la main, dans une audace qui fascinait.

Sobhiyé : L'élégance des matins festifs

Ces matinées hebdomadaires, connues sous le nom de *Sobhiyé*, étaient des instants de fête et de sociabilité où le raffinement et la simplicité se mêlaient harmonieusement. Les invitées, installées avec élégance, profitaient d'un service attentionné assuré par des employés spécialement engagés pour l'occasion auprès du café voisin. Au centre de la pièce, un majestueux samovar régnait avec prestance, symbole éblouissant de l'art de recevoir. Sa présence diffusait une

atmosphère accueillante et chaleureuse, tandis que son thé bouillant devenait le complice des conversations animées et des éclats de rire partagés. Ces moments de convivialité, empreints de légèreté et d'insouciance, semblaient éternels, comme figés dans le temps. Pourtant, ce cadre idyllique n'était qu'un fragile équilibre que la tragédie allait bientôt bouleverser, laissant derrière elle une empreinte indélébile sur leur quotidien.

Une vie bouleversée par le deuil

La perte soudaine de Fawzi marqua un tournant irréversible dans la vie de ma grand-mère. Profondément affectée, elle fit le vœu solennel de ne plus jamais jouer de musique, danser, chanter, ou même porter du noir au-delà de cette dernière fois où elle marqua son deuil avec une dignité rare. Ce fut un hommage unique à celui qu'elle avait tant aimé, et cette perte laissa un vide immense dans sa vie et dans celle de toute la famille.

Parler de Fawzi devint un sujet tabou au sein du foyer. L'ignorance de la plupart des membres de la famille sur les véritables circonstances de sa mort renforça ce silence pesant. Bien qu'il eût laissé à sa famille un héritage important, comprenant des magasins situés en plein cœur de Beyrouth, leur prospérité s'effondra brutalement. Toute leur fortune, investie dans le prestigieux réseau ferroviaire du Transsibérien, fut anéantie après la nationalisation des chemins de fer russes consécutive à la révolution bolchevique de 1917.



Illustration générée par intelligence artificielle : Grand-mère maternelle avec petits-enfants
© 2025 François W. Beydoun — Tous droits réservés

Un combat pour la survie familiale

Face à cette tragédie financière, ma grand-mère dut assumer seule la lourde tâche d'élever ses six enfants. Ma mère, fille unique et aînée de la fratrie, dut renoncer à ses rêves d'études pour subvenir aux besoins urgents de la famille. À seulement 18

ans, elle interrompit sa scolarité pour devenir enseignante, prenant en main, avec une maturité précoce et une force intérieure remarquable, le destin de ses frères. Ce fut une époque marquée par d'immenses sacrifices et des choix difficiles, mais aussi par une force de caractère indomptable qui posa les fondations de notre famille.

Des rituels empreints de spiritualité

Malgré les épreuves, ma grand-mère trouvait des moyens de maintenir un équilibre spirituel et familial. Elle incarnait également le rôle de chamane, celle qui nous faisait traverser le brasero installé au cœur de sa cuisine, dégageant des volutes d'encens tout en murmurant des sourates du Coran. Ce rituel, destiné à éloigner le mauvais œil ou simplement accompli par précaution, témoignait de sa dévotion et de son attachement aux traditions. Chaque matin, elle rassemblait la famille dans son vaste salon, où nous la rejoignons souvent en pyjama, attirés par l'arôme réconfortant de son café. Elle préparait deux versions distinctes : le café turc et le café soluble, son préféré, spécialement pour satisfaire Félizita, sa belle-fille allemande, surnommée Fé, ma tante adorée. Ce rituel matinal, à la fois simple et chaleureux, symbolisait l'harmonie et la diversité des goûts dans notre famille.

À ses heures perdues, elle révélait un talent remarquable pour la couture, exclusivement au bénéfice de ses petits-enfants. Ma mère jouait alors le rôle de styliste : inspirée par les vitrines élégantes de la rue Hamra, elle dessinait des croquis rapides qu'elle confiait à grand-mère. Ensemble, elles se rendaient au vieux souk de Beyrouth pour choisir étoffes, boutons et fermetures éclair, ponctuant leur marché par d'authentiques séances de marchandage oriental, souvent conclues autour d'une tasse de café turc offerte généreusement par le vendeur satisfait.

Étant encore tout jeune, j'étais le seul enfant autorisé à les accompagner dans ces escapades enrichissantes. J'observais silencieusement leurs stratégies subtiles pour obtenir les meilleurs prix, apprenant l'art délicat du marchandage, notamment l'instant précis où elles feignaient l'indifférence en tournant les talons pour inciter le vendeur à céder. Après ces moments intenses de négociations, nous méritions une pause gourmande, dégustant rafraîchissements comme le fameux Jallab ou des cocktails de fruits frais. Mon choix favori demeurerait invariablement celui aux fraises et à la banane, sous le regard bienveillant et souriant de ma mère.

Un héritage de tendresse et de transmission

Au-delà de ces attentions partagées avec tous, grand-mère réservait aussi des instants plus intimes, empreints d'une délicatesse particulière. De temps à autre, lorsqu'elle trouvait un moment dans son emploi du temps chargé, elle venait me réveiller en massant délicatement mon dos, apaisant les douleurs liées à ma scoliose. Ses mains, légères et pleines de tendresse, se posaient sur mon dos comme des pattes de félin, transmettant un amour inconditionnel. Une fois son geste terminé, je lui embrassais la main en signe de gratitude, et, dans un élan de

douceur, elle retournait ma main pour y déposer un baiser. Ce rituel, rare et précieux, était un écho des gestes qu'elle partageait autrefois avec mon grand-père. Elle me murmurait alors, comme une confidence précieuse :

« Tu as la même noblesse naturelle que ton grand-père. Il y a dans ton attitude quelque chose d'inné qui lui ressemble profondément. »

Ces mots, empreints d'une fierté sincère, étaient toujours suivis d'un chuchotement complice :

« Mais ne dis rien à personne. »

Ces moments, si rares et si riches en tendresse, témoignaient d'un héritage familial d'amour et de force de caractère. Ils reflétaient aussi l'esprit de transmission qui unissait les générations.

La soif d'apprendre contre vents et marées

Malgré les épreuves familiales, ma mère n'a jamais renoncé à sa soif d'apprendre. Après avoir élevé ses quatre enfants, elle trouva le courage et la détermination de reprendre ses études lorsque j'étais encore un jeune enfant. Plus tard, au cœur de la guerre libanaise, alors que ses enfants étaient dispersés à travers le monde, elle transforma sa solitude en une opportunité d'accomplissement personnel, poursuivant des études supérieures avec une ténacité sans faille. Cet engagement inébranlable culmina par l'obtention d'un doctorat, preuve éclatante qu'il n'est jamais trop tard pour réaliser ses aspirations.

Des figures intemporelles de courage féminin

Le parcours remarquable de ma mère et de ma grand-mère reste, pour moi, une source d'inspiration constante. Leur façon de traverser l'épreuve avec une force paisible a profondément façonné mon engagement en faveur des droits des femmes.

Ces souvenirs me soutiennent chaque jour. Ils ravivent en moi la mémoire de ces femmes d'exception, capables de conjuguer amour inaltérable et courage lucide. Elles incarneront toujours, à mes yeux, la dignité et la ténacité.



Grand-père paternel, Dib — © 2025 François W. Beydoun (Collection privée famille Beydoun) — Tous droits réservés

Racines paternelles

Une autre facette des origines familiales

Du côté paternel, mon grand-père Dib, ancien maire d'Achrafieh à Beyrouth, incarnait une facette puissante et emblématique de nos racines familiales. Soldat vaillant de l'armée ottomane, il dédia sa vie d'après-guerre à l'édification d'un véritable empire industriel.

À seulement 16 ans, il fut contraint de rejoindre les troupes ottomanes, laissant derrière lui une mère et une sœur privées de protection. Animé d'une vision audacieuse et d'un esprit profondément entreprenant, il fonda deux usines textiles

et une manufacture de tabac qu'il baptisa symboliquement Al-Wéhdéh — l'Union, en arabe. Ce nom, porteur de ses idéaux d'unité et de force face à l'adversité, devint à la fois un étendard et une cible.

Sous l'administration française, fraîchement installée dans la région après la chute de l'Empire ottoman et de son allié allemand, son engagement pour Al-Wéhdéh fut interprété comme un acte subversif. Les autorités y virent un appel à l'insurrection, une menace dans un climat encore instable, et le condamnèrent à trente jours de détention.

À 27 ans, peu après sa libération, Dib immortalisa cet épisode marquant dans un studio de photographie. Sur ce portrait devenu un jalon de notre histoire familiale, il apparaît assis, coiffé de son tarbouche et vêtu d'une jellaba d'une sobre élégance. Son regard, calme et assuré, accroche l'objectif avec une intensité silencieuse. Ses moustaches, soigneusement relevées, ajoutent à l'ensemble une touche de prestance. Dans cette pose, se lisent à la fois une paix intérieure indéracinable et la fidélité tenace à ses idéaux.

La symbolique du prénom Dib

Né dans une famille marquée par la tragédie – ses parents ayant perdu deux enfants avant lui – son prénom, **Dib**, signifiant *loup* en arabe, fut choisi comme un talisman contre le mauvais sort. Fidèle à cette symbolique, il défia toutes les attentes et vécut près d'un siècle, devenant le pilier d'une lignée et incarnant jusqu'au bout la force et la protection évoquées par son nom.

Une générosité hors du commun

Cette force et cette longévité, pourtant admirables, se reflétaient également dans un comportement qui, s'il fascinait par sa générosité, suscitait aussi l'incompréhension au sein de sa propre famille. Dib, homme d'une générosité sans limites et d'un tempérament impulsif, laissait souvent ses proches perplexes, voire indignés, par un comportement jugé extravagant et peu avantageux. Les discussions animées entre mon père, son frère, et d'autres membres de la famille tournaient souvent autour de la dilapidation des biens familiaux. Son habitude de distribuer sans compter, parfois à des inconnus ou à des figures de passage, contrastait violemment avec les attentes de ceux qui espéraient voir ses réussites profiter à la descendance.

Une philosophie de vie tranchante

Un jour, alors que mon père lui reprochait cette prodigalité, Dib, imperturbable, rétorqua avec une sérénité teintée d'autorité :

« J'ai bâti ma fortune tout seul, personne ne me l'a donnée. Si tu veux en faire autant, travaille pour la construire, au lieu de compter sur un héritage. »

Ces mots, tranchants mais empreints de vérité, résumaient sa philosophie de vie : il ne croyait ni en la transmission passive, ni en la dépendance, mais en l'effort personnel, en la capacité de chacun à forger son propre destin.

Un geste de grandeur à Naameh

Je me souviens d'un exemple frappant de cette générosité désarmante, relaté au sein de la famille et resté gravé dans ma mémoire. Lors d'une visite à ses usines et terres en bord de mer à Naameh, un jeune député, futur Premier ministre, fut subjugué par la beauté d'une parcelle. Fidèle à lui-même, Dib lui offrit cette terre sur-le-champ, sans autre forme de procès. Un geste qui, pour lui, exprimait la noblesse de l'âme plus qu'un quelconque calcul d'intérêt.

Un héritage personnel

À neuf ans, un souvenir marquant scella pour moi la mémoire de son amour spontané. Le voyant couper ses ongles avec un petit coupe-ongles chinois, je le regardais avec une fascination d'enfant. Sans hésitation, il me le tendit :

« Tiens, prends-le. »

Malgré ma gêne, il insista. Ce simple objet, que je possède encore aujourd'hui, est devenu le symbole tangible de son affection libre et désintéressée.

Des échos de reconnaissance

Des années plus tard, un dîner au dernier étage de l'Institut du Monde Arabe, à Paris, raviva son souvenir. Un maître d'hôtel libanais, troublé par ma présence, s'approcha timidement :

« Excusez-moi M. Beydoun...

Connaissez-vous quelqu'un du nom de Dib Beydoun ? »

À ma réponse affirmative, il se mit à raconter comment mon grand-père avait aidé sa mère, veuve et démunie. En hommage, il nous offrit un plateau de fruits libanais, présenté avec un raffinement digne d'un festin royal, accompagné d'un cognac hors d'âge. Ce geste de gratitude, bouleversant, marqua profondément mes amis et me rappela combien Dib avait laissé une empreinte durable, bien au-delà de sa descendance directe.



Le mariage de mes parents — © 2025 François W. Beydoun (Collection privée famille Beydoun) — Tous droits réservés

Le mariage comme théâtre de pouvoir

Cette générosité se manifestait aussi dans la sphère familiale, notamment lors du mariage de mes parents. Maman, la belle-fille favorite de Dib, servait parfois d'intermédiaire pour obtenir des faveurs au sein du clan. Le récit de leurs fiançailles et de la cérémonie reste ancré dans la mémoire familiale : des figures éminentes, ministres et députés en exercice, y étaient présentes. Pour mon grand-père, cet événement revêtait autant une portée politique qu'une dimension personnelle forte.

Maman se souvenait avec émotion de son entrée au bras de papa, traversant une haie d'honneur formée de scouts brandissant des épées, sous les applaudissements nourris et l'envolée simultanée de deux orchestres — l'un aux sonorités orientales, l'autre aux accents occidentaux — qui jouaient ensemble dans une harmonie saisissante.

Audace et détermination

Mais ce fut surtout sa modernité et son audace qui laissèrent une empreinte. En dépit des réticences de ma grand-mère paternelle, fervente croyante et conservatrice, maman réussit à convaincre Dib d'autoriser ses filles à retirer le voile. Une décision rare à l'époque, symbole puissant d'émancipation et d'évolution.

Les récits captivants de Dib

Bien que sa mémoire vacillât avec l'âge, Dib racontait inlassablement une anecdote militaire. Lors d'une manœuvre, il avait abattu un aigle majestueux d'un seul coup de fusil, sans en avoir reçu l'ordre de son supérieur allemand. Réprimandé dans un premier temps, il fut ensuite félicité pour son adresse.

J'écoutais cette histoire en silence, en dépit de ses nombreuses répétitions, échangeant avec mon père des regards complices. Affaibli, Dib continuait pourtant de transmettre, par ses récits, le lien précieux entre générations.

Entre foi et irrévérence

Dib n'était pas un homme de demi-mesure. Ses éclats de colère et ses blasphèmes mettaient ma grand-mère hors d'elle. Elle, pieuse, le reprenait, chapelet à la main :

يا ديب... حاج تكفر، حاج !

« Ya Dib... arrête de blasphémer, arrête ! »

Pour ma grand-mère, ces blasphèmes étaient une véritable abomination — bien plus intolérable que ses infidélités, pourtant connues de tous, mais accueillies avec un mélange de dépit et de résignation. Elle s'écriait alors avec une autorité mêlée d'exaspération, pareille à un souffle d'orage. Mais Dib, comme pour attiser davantage la tempête, redoublait d'ardeur, lançant quelques jurons bien sentis, jetés comme des étincelles dans l'air.

Leurs joutes verbales, presque théâtrales, dansaient entre les murs comme un duel d'esprits où l'affrontement devenait art. Elles reflétaient un mélange singulier, presque alchimique, de complicité mordante et de divergence abyssale entre leurs deux mondes : lui, homme irrévérencieux, libre jusqu'à l'insolence, attaché à son franc-parler comme à un étendard ; elle, femme d'un autre siècle, née dans l'opulence, cultivée, parlant le turc avec grâce, pieuse et enracinée dans ses convictions profondes. Lui, revenu du front à cheval, pauvre mais altier, portant la noblesse des démunis ; elle, souveraine du silence et des traditions. Leur union n'était pas une idylle, mais un pacte tacite entre deux royaumes — une alliance où l'amour se tenait à distance respectueuse, vacillant comme une lanterne entre l'ombre et le feu.

La chanson d'un passé révolu

Lors des pique-niques familiaux, Dib chantait *Aman Doktor*, souvenir de guerre.

Turc :

*Aman doktor canım kuzum doktor
Derdime bir çare*

*Çaresiz dertlere düştüm
Doktor bana bir çare*

Français :

*Oh docteur, cher docteur, mon bien-aimé docteur,
Trouvez un remède à mon malheur.
Je suis tombé dans des afflictions sans remède,
Docteur, trouvez-moi une solution.*

Sa voix tremblait parfois, comme alourdie par les souvenirs. Cette mélodie, triste mais belle, marquait les instants joyeux d'une touche de profondeur.

Hommage à mon grand-père

En revisitant ces souvenirs, je ressens une profonde reconnaissance.
Grand-père Dib, ta présence continue de vibrer à travers nos histoires et nos mémoires.
Merci pour la richesse de ton héritage, la clarté de tes valeurs, et l'amour silencieux que tu as su transmettre avec dignité.



Chapitre 2

Son cœur en partage



Lors des fiançailles de ma mère — © 2025 François W. Beydoun (Collection privée famille Beydoun) — Tous droits réservés

Les empreintes qui restent

Dans les moments difficiles au début de ma carrière, lorsque je faisais face aux incertitudes du marché du travail, les paroles de ma mère m'ont profondément marqué. C'était au début des années 90, une époque où les conflits comme la guerre Iran-Irak paralysaient de nombreux secteurs, y compris ceux liés au design. Après avoir été licencié économiquement, je me sentais déçu, particulièrement en voyant que mes aspirations professionnelles, notamment après que mon projet de diplôme, une création en porcelaine de Limoges, ait été acquise par le Musée national Adrien Dubouché, ne se réalisaient pas comme je l'avais espéré.

Un jour, alors que je partageais mes doutes avec elle, elle me regarda avec tendresse et me dit :

« Mon chéri, dans la vie, le plus important, ce sont les empreintes que chacun de nous laisse derrière lui. L'argent, ça va et ça vient, mais ces traces qui restent après notre départ sont plus importantes. »

Ces mots, d'une simplicité désarmante, m'ont servi de phare dans les moments d'obscurité. Ils m'ont rappelé que l'essentiel réside non pas dans les gains

matériels, mais dans l'impact que nous laissons sur les autres, à travers notre travail, nos valeurs et notre créativité.

C'est précisément cette vision qui m'a poussé, des années plus tard, à me consacrer à un projet capable de transcender les générations et d'incarner des valeurs d'innovation et de durabilité. Ce projet, modestement nommé CHANYA, serait une réponse à cet appel de laisser une empreinte. Mais ceci, je le raconterai en temps voulu...



Portrait de ma mère, Sit Nazek — © 2025 François W. Beydoun (Collection privée famille Beydoun) — Tous droits réservés

La révélation de la maladie

Durant les deux mois où nous avons découvert avec stupéfaction que notre mère était atteinte d'un cancer en phase terminale, métastasé dans tout son corps à partir des poumons, malgré le fait qu'elle ne fumait pas, j'ai quitté immédiatement Paris pour être auprès d'elle. J'étais anéanti et incapable de croire à cette nouvelle.

En arrivant à Beyrouth, elle était souriante, radieuse, toujours égale à elle-même. Impossible d'imaginer un instant qu'elle était mourante. J'étais chargé de cadeaux de toutes sortes pour elle, comme un adieu. Les sandales Minelli, par exemple, lui avaient particulièrement plu, et son médecin n'a pas manqué de les complimenter,

les reconnaissant comme un modèle que sa propre épouse avait insisté pour qu'il lui achète lors d'un voyage en Italie. Maman, fière, répondit :

« C'est mon fils à Paris qui me les a offertes. »

Les derniers instants de dignité

Cependant, à mesure que la maladie progressait et que son état se détériorait, les marques physiques de sa lutte devinrent évidentes. La chimiothérapie lui avait fait perdre tous ses cheveux, une épreuve que beaucoup auraient cherché à cacher. Mais pas elle. Maman, fidèle à sa fierté et à sa dignité, refusait catégoriquement de porter un turban, déclarant avec conviction :

« Je ne veux rien mettre sur ma tête. Que nos voisins me voient. Personne n'a de tente bleue au-dessus de sa tête. »

Aucun membre de ma famille n'a eu le courage de lui révéler la gravité de sa maladie. Tous lui mentaient hypocritement :

« Quand tu seras guérie, nous irons en voyage, etc. »

Pour moi, ce cirque était inadmissible. Même si cette vérité était douloureuse, elle avait le droit de savoir qu'il lui restait peu de temps à vivre et de choisir comment elle souhaitait vivre ses derniers instants.

L'ultime testament

Une nuit, alors que je reposais dans un lit à ses côtés, dans sa chambre privée à l'hôpital, elle s'est éveillée aux alentours de trois heures du matin, un sourire radieux illuminant son visage, prête à entamer une conversation. Voyant qu'elle avait encore toutes ses facultés intellectuelles, malgré l'état affaibli de son corps, j'ai orienté subtilement la conversation vers la vie, la mort et le destin.

Progressivement, elle a saisi le message. Son sourire s'est figé, son regard s'est assombri, et une larme solitaire a coulé sur sa joue. Après un silence lourd, elle m'a ordonné avec autorité d'avoir de quoi écrire.

C'est alors que maman, avec un calme empreint de majesté, dicta son testament, tandis que je m'empressais de le noter dans mon Filofax, tentant de suivre son rythme. Elle avait décidé de me choisir comme exécuteur testamentaire, brisant ainsi avec les traditions qui attribuaient généralement cette responsabilité à l'aîné de la famille. En tant que benjamin, célibataire, et sans enfants, j'étais, à ses yeux, le plus apte à accomplir cette tâche délicate.

La charge familiale

Le lendemain matin, à huit heures et demie précises, comme elle me l'avait demandé, je me rendis chez le notaire pour valider le testament de maman. Peu

après, mes sœurs et mon frère arrivèrent. Ce dernier, blessé dans sa fierté, exprima sa colère face à la décision de maman de me confier cette tâche. Avec une infinie douceur, elle lui expliqua calmement qu'il vivait à l'île Maurice avec sa famille, qu'il avait déjà deux enfants et qu'un troisième était en route. Sa présence physique dans cette affaire n'aurait donc pas été possible.

Par la suite, il me fallut voyager deux fois par an, pendant trois années consécutives, pour attester de ma résidence continue dans l'appartement familial — une démarche essentielle pour préserver les droits de ma sœur cadette à y demeurer. Bien que cette responsabilité fût porteuse de sens, elle s'avéra extrêmement éprouvante. Les déplacements incessants et le temps consacré à ces formalités m'éloignèrent durablement de ma carrière, jusqu'à ce que ma sœur, enfin, se remarie.

L'héritage

Cette période fut marquée par un profond épuisement, tant moral que financier. Les efforts incessants finirent par me conduire à une faillite personnelle, et le vide laissé par la perte de maman plongea ma vie dans une mélancolie insondable. Moi, qui autrefois m'émerveillais devant les opéras, les musées et les voyages, je réalisai que tout ce qui me passionnait avait soudainement perdu son éclat. La dépression s'installa, nécessitant des doses maximales de Prozac et de Lexomil pour maintenir un semblant d'équilibre.

Le nettoyage des âmes

Durant cette période, maman entama un véritable nettoyage intérieur. Elle souhaitait partir le cœur léger, sans rancunes, ni secrets. Parmi ses confidences les plus marquantes, elle me raconta l'histoire du bracelet torsadé en or — un cadeau de son père Fawzi pour sa réussite au baccalauréat, confisqué injustement dans son enfance. Le rendre à sa propriétaire légitime fut un geste réparateur, une réconciliation silencieuse entre ma grand-mère et sa fille.

Elle évoqua également son mariage arrangé, les rêves brisés, l'amour de jeunesse sacrifié, les compromis... Mais aussi sa capacité à pardonner, à aimer malgré les douleurs. Ce furent des confidences d'une beauté poignante, lumineuses d'humanité.

La lumière malgré l'épreuve

Ses derniers jours, tels qu'elle les voulait, furent baignés de musique, de prières et de lumière.

Les mélodies de Fairouz et les chants andalous qu'elle chérissait flottaient dans la maison comme un dernier souffle d'âme.

Deux voisins, une ancienne élève et son frère joueur de oud, émus par sa noblesse

discrète, vinrent jouer pour elle, apportant un peu de chaleur dans ces heures de passage.

Les derniers instants d'un amour infini

Peu avant son départ, j'ai dû retourner en France pour renouveler ma carte de séjour.

Cette contrainte, bien que nécessaire, m'était insupportable, car maman me réclamait avec insistance.

À mon arrivée, ma sœur m'accueillit à l'aéroport avec une urgence palpable :

« Maman t'attend, dépêche-toi ! »

Il était minuit passé.

Dans la chambre d'hôpital, je la retrouvai allongée, son visage à moitié dissimulé sous un masque d'oxygène.

Pourtant, dès qu'elle m'aperçut, elle esquissa un sourire fragile, et sembla murmurer quelque chose.

Je m'assis doucement à ses côtés, retirai avec précaution le masque pour qu'elle puisse parler, et lui demandai de répéter.

D'une voix à peine audible, elle me souffla :

« Je suis en train de te faire des bisous. »

Ces mots me bouleversèrent.

Je la couvris de baisers, empli d'une gratitude infinie pour cet instant intime et précieux.

Le lendemain matin, vers 8 heures, elle s'éteignit paisiblement.

Lorsque je pris sa main pour la dernière fois, glacée malgré la chaleur de l'été, je compris pleinement la gravité de cet instant.

Les larmes coulèrent sans retenue, car à cet instant, la vérité me frappa de plein fouet :

Maman avait franchi l'ultime seuil.

Un hommage collectif

Son enterrement bouleversa tout le quartier.

Les commerçants baissèrent le rideau, les voisins montèrent dans leur voiture pour accompagner le cortège.

Personne ne leur avait rien demandé.

Ils vinrent, simplement. C'était leur façon de dire merci.

Merci pour les enfants qu'elle avait aidés à scolariser.

Pour les démarches qu'elle avait rendues possibles.

Pour l'écoute, pour la dignité, pour la tendresse discrète qu'elle semait autour d'elle.

Les habitants du quartier lui rendirent un dernier hommage à « Sit Nazek », comme tout le monde l'appelait — **Dame Nazek**.

Maman, même absente, rayonnait encore.



Chapitre 3

La blessure du père



Illustration générée par intelligence artificielle : un enfant apeuré par l'orage est réconforté par son père
© 2025 François W. Beydoun — Tous droits réservés

Les nuits d'orage

Je n'oublierai jamais les nuits d'orage de mon enfance. Le vacarme du tonnerre et les éclairs illuminaient la pièce, me terrifiant à chaque fois. Mais papa, avec une tendresse infinie, m'invitait à dormir avec lui et maman. Leur lit, si large, devenait mon refuge. Il tapissait son côté d'une robe de chambre en laine pour plus de chaleur, m'enveloppait de ses bras rassurants sous la couette et veillait à ce que ma tête soit bien enfouie pour atténuer les grondements du ciel. Ces nuits, bercées par sa protection, me rappellent l'amour inconditionnel qu'il incarnait alors — bien avant que l'alcool ne ternisse son éclat et son rôle de protecteur.

Premiers émois : le baiser innocent

À quatorze ans, papa, avec sa bienveillance discrète, facilita une rencontre avec Majida, la jeune employée de maison de ma tante. Nous avions le même âge et une sympathie réciproque. Un après-midi, restés seuls, nous avons échangé un baiser

simple, chaste et respectueux — mon premier. Rien d'autre. Ce moment d'innocence s'est gravé en moi comme un passage, et j'ai perçu chez papa une fierté douce d'accompagner ces étapes de ma vie.

L'humour complice et les maladresses culinaires

Puis il y eut Adriana, ma première copine. Papa, toujours malicieux, aimait me souffler des astuces pleines d'humour : « Demande-lui innocemment si sa mère est sa grande sœur », plaisantait-il. Je n'avais pas osé à l'époque ; des années plus tard, en France, je constatai l'efficacité inattendue de ce trait d'esprit. Ces moments de transmission, drôles et tendres, exprimaient sa volonté sincère de m'armer pour la vie.

Son humour était constant. Je revois les fous rires qu'il partageait avec mon frère à propos de mes réveils matinaux sous le drap, thème inoffensif de taquineries familiales. Peu à peu, ces légèretés ont laissé place à d'autres maladresses, notamment en cuisine. Son fameux « taboulé » sans blé concassé est devenu une légende : il se changeait, sans ciller, en salade hachée approximative que nous appelions affectueusement « la salade à papa ». Nous riions sans malice, sans comprendre encore que ces oublis répétés trahissaient l'emprise croissante de l'alcool.

Une générosité sans limite

Mon père incarnait, à l'image de son propre père, une bonté débordante, parfois poussée jusqu'à la prodigalité. Depuis notre balcon, il achetait l'intégralité des cagettes de fruits et légumes d'un vendeur ambulant, avant d'en offrir le trop-plein aux voisins, dans un geste empreint de naturel, comme si cela allait de soi.

Et lorsque ma grand-mère maternelle, qui vivait juste au-dessus de chez nous — et cuisinait pour toute la famille — s'en étonnait :

« Mais pourquoi as-tu acheté tout ça ? Que veux-tu que je fasse de tant de fruits et légumes ? Dans quelques jours, tout cela va se gâter... »

Il lui répondait avec une désarmante candeur :

« J'ai vu ce pauvre vendeur avec sa charrette, en fin d'après-midi, depuis le balcon. Il n'avait rien vendu... Alors j'ai voulu faire un geste. Il doit nourrir sa famille... »

Il n'y avait là ni ostentation, ni attente : seulement un élan spontané, pur et sincère. Un acte d'humanité, presque réflexe, comme une bouffée de bonté qui ne réclamait rien d'autre qu'un peu de bienfait.

Au restaurant, papa commandait l'ensemble des mezzés du menu, une farandole éblouissante — parfois plus d'une soixantaine de mets — qui transformait la table

en une scène de célébration. Derrière ce ballet de couleurs et de parfums, des heures de préparation silencieuse s'étaient écoulées : émincer, mijoter, assaisonner... chaque geste précis racontait une mémoire. Les assiettes arrivaient l'une après l'autre, toutes uniques, comme les fragments d'une mosaïque culinaire où rien n'était laissé au hasard. Tout était harmonie, tradition vivante, et passion transmise au fil du temps.

Les serveurs, harassés par tant de va-et-vient, mais touchés, le saluaient avec la révérence accordée aux grands cœurs, presque comme à un prince. Et lui, discrètement, déposait dans leurs mains des liasses de billets en guise de gratitude.

Ces gestes, aussi démesurés qu'ils paraissent, n'étaient que l'expression d'un cœur vaste et d'un bonheur sincère à offrir. Donner, pour lui, était aussi naturel que respirer — un souffle d'amour discret, étranger aux attentes, aux remerciements ou aux louanges.

Le jour où tout changea

Et puis, il y a eu ce jour fatidique. L'enterrement de maman, enveloppée d'un simple linceul selon les coutumes musulmanes, reste gravé dans ma mémoire. Quelques heures plus tard, sur le balcon familial, papa m'a dit d'une voix brisée : — « *Elle est drôle, la vie... Ceux qui sont bons partent. Et ceux qui ne le méritent pas restent.* »

Ces mots, terribles de lucidité, reflétaient exactement ce que je pensais en silence. Son regard, chargé de culpabilité, me hantera longtemps. J'ai porté cette phrase comme un poids. Comme si, au fond, lui-même croyait qu'il aurait dû partir à la place de maman.

Comprendre et pardonner

Les multiples sauts d'humeur de papa, liés à une maladie invisible que nous ne comprenions pas, avaient imprégné notre quotidien de tensions constantes. Pendant de longues années, maman joua un rôle de tampon bienveillant, tentant d'apaiser les ambiances électriques générées sans avertissement. Leurs disputes, souvent très conflictuelles, éclataient de manière imprévisible. Mais une fois l'orage passé, papa demandait pardon. Parfois, il pleurait comme un enfant, incapable de comprendre ses propres débordements. À mes yeux, sa présence était devenue toxique. Après leur divorce, notre vie retrouva un souffle plus serein, nous permettant enfin de respirer.

Ce ressentiment envers lui s'accrut plus tard, lorsque nous avons découvert que maman souffrait d'un cancer généralisé. J'étais convaincu que ses crises répétées avaient contribué à l'épuisement moral de maman. Elle vivait dans une tension permanente, cherchant à contenir ses débordements pour préserver un semblant de

paix familiale. Avec le recul, je comprends mieux aujourd'hui la nature de ses souffrances, mais à l'époque, je lui en voulais terriblement.

Une révélation tardive

Ce n'est qu'après sa mort que j'ai entrevu une autre réalité. Jérôme, un ami souffrant de troubles similaires, m'ouvrit les yeux. En l'accompagnant chez une psychiatre, j'ai entendu les mots « trouble borderline » : hypersensibilité, impulsivité, variations extrêmes d'humeur.

Tout correspondait.

Mon père n'avait jamais été diagnostiqué. Mais cette révélation fut un éclairage. Ses excès prenaient soudain un autre sens.

La paix retrouvée

Aujourd'hui, je n'ai plus de colère. Seulement de la compassion.

Je lui pardonne ses errements, comme je me pardonne mes jugements. Dans mes méditations, je l'imagine me dire :

— « *Je suis fier de toi. Tu as guéri des blessures que je n'ai pas su cicatriser. Tu progresses là où je me suis perdu.* »

Ces mots apaisent.

Mon père, malgré tout, reste une figure fondatrice.

Un homme complexe. Humain.

Et c'est à travers lui que j'ai compris : l'amour, même imparfait, reste un don précieux.

Aimer sans condition. Accepter sans vouloir transformer.

Et que le pardon, parfois, peut réparer ce que le temps ne guérit pas.

Le songe du retour

Il est des songes qui ne s'effacent pas.

Ils ne s'éteignent ni à l'aube, ni dans les jours qui suivent.

Ils vous habitent, vous accompagnent, vous transforment.

Dans ce songe, papa était là.

Assis sur une chaise bistrot, modèle *Thonet*, semblable à celles de son père Dib, il semblait surgir d'un autre temps, drapé dans sa chemise blanche du dimanche, un peu froissée comme jadis. Ses mains reposaient tranquillement sur ses genoux. Il ne parlait pas. Il m'attendait.

Pas un mot. Pas un geste. Seulement cette paix autour de lui, presque irréelle. Son visage baignait dans une lumière douce, d'une clarté familière que je n'avais plus croisée depuis mon enfance. Il ne m'avait pas encore vu, ou faisait semblant. Peut-être voulait-il me laisser l'espace de la reconnaissance. Me tester. M'accueillir.

Quand nos regards se sont enfin croisés, ce fut comme une brèche dans le temps.
Ses yeux se sont embués. Un sourire est né, fragile, tendre, surpris. Le sourire d'un père retrouvant son fils perdu. Le sourire de l'amour sans mots, de la blessure enfin refermée.

Alors, je n'ai pas réfléchi.
Je me suis jeté contre lui, avec l'urgence du cœur.
Je l'ai enlacé de toutes mes forces, de mes deux bras.
Comme pour rattraper les années envolées.

Ma tête s'est nichée dans le creux de son cou. Là même où, petit, je venais me réfugier quand grondait l'orage. Là où son odeur me rassurait mieux que mille mots. Et là, dans le silence, je l'ai sentie à nouveau : *Caron – Pour Un Homme...* lavande, romarin, bergamote, citron... Ce n'était pas un simple parfum. C'était une mémoire intacte. Une empreinte d'amour suspendue dans l'éternité.

Je pleurais. Longtemps. Sans honte. Sans retenue.
Et lui ne disait rien. Mais il était là, entièrement.
Son silence était une parole pleine : il disait pardon, tendresse, joie.
Il disait : « Tu es là. Je suis là. »

Ce songe, je le sais, n'était pas un simple mécanisme de l'esprit.
Il était un rendez-vous.
Un passage d'âme à âme.
Un serment invisible dans la nuit.

Depuis, quelque chose a changé.
Le manque a fait place à la présence.
Silencieuse. Sereine. Profonde.

Et quand je pense à lui aujourd'hui,
ce n'est plus le vide qui me serre le cœur.
C'est sa lumière discrète qui m'accompagne.
Son amour invisible, mais vivant.

Toujours.



Chapitre 4

La nuit de l'âme

Une plongée dans l'obscurité

Ce voyage intérieur, à la fois douloureux et profondément transformateur, plonge l'âme dans les ténèbres où toutes les certitudes s'effacent, laissant place à un vide écrasant. Pour moi, ce périple a débuté au lendemain d'un événement bouleversant : la perte de ma mère. Ce vide immense, qu'elle laissa dans mon cœur et mon existence, devint le catalyseur d'une crise spirituelle sans précédent.



Maman et moi — © 2025 François W. Beydoun — Tous droits réservés (collection privée famille Beydoun)

La révolte contre l'injustice

En 1995, alors que je venais de perdre ma mère, une profonde dépression s'installa, accompagnée d'un questionnement existentiel acerbé. Moi qui avais

grandi dans une famille où Dieu était respecté, mais jamais imposé, je me retrouvais à le maudire. Pourquoi tant de souffrance ? Pourquoi laisser une femme si aimante partir dans d'atroces douleurs, juste au moment où elle venait d'obtenir sa retraite, sans même avoir eu l'occasion d'en profiter ? Ces interrogations, empreintes de rage et de désespoir, me poussèrent à rejeter toute notion de divinité, et plus encore, toute forme de spiritualité.

Errances dans la nuit intérieure

Pendant près de seize ans, j'errais dans cette nuit obscure, ayant perdu foi en tout, y compris en moi-même. Pourtant, c'est au cœur de cet abîme que les premiers signes d'un renouveau commencèrent à apparaître. Des synchronicités* troublantes, comme si l'univers cherchait à communiquer avec moi, se multiplièrent. Je compris peu à peu que la spiritualité et la religion étaient deux voies distinctes. Et moi, athée par principe mais secrètement en quête de sens, je me surpris à dialoguer avec une force inconnue, une énergie sans nom, dont les réponses se manifestaient de manière inexplicable.

Les signes du mystère

Ces phénomènes, aussi étranges que variés, jalonnèrent mon chemin. Un jour, alors que mon imprimante, débranchée et éteinte, s'alluma subitement, j'y vis une invitation à ouvrir mon esprit. Une autre fois, en pleine méditation, un parfum envoûtant, familier mais impossible à identifier, emplît ma chambre. Bien que j'aie cherché son origine, tout était clos et silencieux. Ce parfum, presque surnaturel, semblait vouloir me rappeler qu'une présence mystérieuse m'entourait.

Petits miracles du quotidien

Un autre incident marquant survint lorsque je confectionnais un collier avec une pierre semi-précieuse. En coupant un fil de coton, celui-ci tomba au sol. Pourtant, au moment de le ramasser, il avait disparu. Après de longues minutes de recherche, je finis par abandonner. Mais, à ma grande surprise, en me relevant pour allumer l'halogène, je le retrouvai à un endroit éloigné de celui où il aurait dû logiquement se trouver. Ces petits miracles du quotidien, bien que discrets, défiaient toute logique — peut-être des phénomènes que la physique quantique saura un jour expliquer — et laissaient entrevoir une réalité bien plus vaste que ce que mes sens pouvaient percevoir.

Questions sans réponses

Chaque étape de ce voyage intérieur était marquée par des questions lancinantes :

« *Pourquoi cela m'arrive-t-il ?* »

« *Quel est le sens de tout cela ?* »

« *Suis-je encore capable de continuer ?* »

Les réponses semblaient d'abord absentes, mais, au fil du temps, une lumière intérieure commença à émerger. Pas une lumière extérieure, mais une étincelle intime, fragile, qui chuchotait que cette souffrance n'était pas une fin en soi, mais une étape nécessaire.

Renaitre à travers la douleur

J'ai appris à m'ouvrir à cette douleur, à ne plus la fuir. À travers elle, j'ai découvert des leçons que je n'aurais jamais imaginées. J'ai appris à me réconcilier avec mes peurs, à pardonner mon passé, et à envisager un avenir où chaque cicatrice deviendrait le symbole de ma transformation intérieure. Cette nuit de l'âme, aussi obscure soit-elle, m'a invité à renaître.

Une lumière au bout des ténèbres

Aujourd'hui, en regardant en arrière, je réalise que ces phénomènes et ces épreuves n'étaient pas des fins, mais des portes. Des portes vers une nouvelle compréhension du monde, un monde qui dépasse les limites de nos certitudes et croyances figées. Tout semblait minutieusement orchestré pour m'élever, m'éveiller et enrichir ma compréhension d'une réalité infinie. Cette nuit, bien que terrifiante, m'a appris que même dans les ténèbres, une lumière attend patiemment d'être découverte.



Chapitre 5

L'éveil de la Kundalini

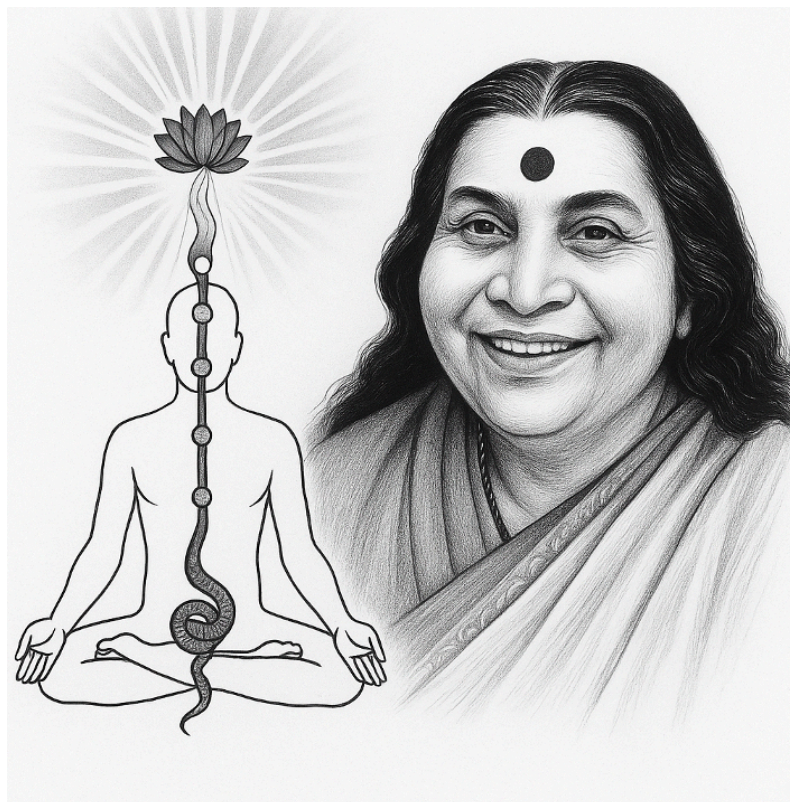


Illustration générée par intelligence artificielle, représentant Shri Mataji Nirmala Devi et la montée de la Kundalini
© 2025 François W. Beydoun — Tous droits réservés

Quand la lumière intérieure déborde

Entre 2009 et 2010, après la crise économique mondiale de 2008 et mon licenciement, j'ai décidé de me reconnecter profondément à moi-même. Des mois de méditations intenses avaient façonné en moi un chemin invisible. Chaque jour, je m'adonnais à 6 ou 7 heures de pratiques spirituelles variées : en position assise en lotus, lors de longues séances, allongé avec des pierres et cristaux placés directement sur moi, chacun correspondant précisément aux couleurs et aux énergies des chakras*, ou au cours de marches méditatives* le long des plages de la mer du Nord. Une force intérieure mystérieuse me guidait sans que j'en comprenne encore le sens.

Puis un jour, tout bascula.

Mon intuition me mena vers **Shri Mataji Nirmala Devi**, dont je n'avais jamais entendu parler auparavant. Je fus captivé par une courte vidéo où elle expliquait comment éveiller notre Kundalini*, accompagnée de sept schémas précis illustrant la position des mains à adopter pendant la méditation en lotus. Je répétais scrupuleusement cet exercice, et c'est ainsi que ma Kundalini s'éveilla.

Du Grand Pardon à l'Amour Inconditionnel

Avant que ma Kundalini ne s'éveille, j'ai dû franchir une étape incontournable, une condition sine qua non soulignée par Shri Mataji elle-même : le pardon. Dans des enseignements enregistrés que j'ai visionnés sur YouTube, elle disait : « Désirez votre Réalisation (le feu intérieur qui appelle la Mère Kundalini). » « Pardonnez tout le monde et vous-même (ouvrez la porte du passage). » Et elle ajoutait : « Si vous avez ces deux choses, la Kundalini s'élèvera sans effort. »

Il ne s'agissait pas d'un pardon superficiel, formulé par convenance, mais d'un grand pardon, profond, total, presque radical : un acte intérieur par lequel je me suis délesté des rancœurs, des blessures accumulées, des reproches muets envers les autres comme envers moi-même.

Pendant six mois, j'ai nourri cette découverte par une pratique quotidienne, assidue, comme une discipline imposée par une autorité supérieure — avec l'obligation d'obéir et de mener cette mission à bien. Chaque jour, je m'asseyais, je posais mes mains, je suivais la guidance de Shri Mataji et je laissais ce courant intérieur se renforcer. Puis, au moment où je murmurais, les yeux fermés, « j'ai pardonné tout le monde ! », comme pour me prouver que ce n'était pas vrai, les visages des trois personnes à qui je devais pardonner apparaissaient, m'adressant en silence le reproche d'avoir menti. Pendant six mois, sans relâche, je pratiquai des heures durant pour pardonner réellement. Peu à peu, l'un de ces trois visages disparut, puis le deuxième ; le troisième, en revanche, demeurait tenace.

Il s'agissait d'un membre proche de ma famille, un jeune homme à l'époque, que j'aimais beaucoup — et que ma mère aimait tout autant. Le « drame » pour moi, c'était sa trahison : un objet appartenant à toute la famille — les images de nos aïeux, depuis que la photographie existe, l'équivalent pour nous d'un arbre généalogique — qu'il avait finalement gardées pour lui, égoïstement. Mon éducation m'a appris que lorsque l'on donne sa parole, on l'honore ; jamais on ne trahit la confiance. C'est donc lui qui fut le plus difficile à pardonner. Tout l'amour que j'avais pour lui s'était mué en colère et en incompréhension.

Le moment où j'ai enfin réussi à lui pardonner sincèrement, son visage a disparu de ma vision lorsque je répétais « j'ai pardonné tout le monde », et le poids que je traînais depuis quelques années s'est évanoui instantanément, laissant place à une vision qui m'en révélait la raison. Ce neveu avait dix-huit ans au moment du décès de ma mère — sa grand-mère adorée. Leur lien était profond : maman avait comblé mon absence par sa présence à ses côtés, et il lui rendait visite régulièrement. Il avait vécu avec nous jusqu'à l'âge de sept ans ; j'avais contribué indirectement à son éducation. Ma mère me racontait : « Quand il vient me voir, il me demande régulièrement de regarder nos photos de famille. Il les contemple longuement, parfois il sent le vieux papier. Il lui arrive aussi de s'endormir sur mon lit, entouré par toutes ces photos. » La vision confirmait que, par pur amour et attachement à sa grand-mère, il avait agi ainsi. Et moi, qui l'avais considéré comme un voleur, un

voyou... lorsque j'ai ressenti dans ma chair sa douleur, j'ai pleuré spontanément, comme une fontaine.

J'avais déjà connu l'horreur de mal juger mon père ; j'ai découvert par la suite que certains de ses actes étaient dus à une maladie invisible. À nouveau, je jugeais mal mon neveu, qui cachait par pudeur son immense amour pour sa défunte amie et confidente : sa grand-mère. Pour être sûr que ce pardon était bien réel, je lui ai téléphoné — à sa grande surprise — après quelques années de rupture. Je lui ai expliqué que je lui pardonnais son acte, sans lui raconter mon vécu, et je lui ai demandé de me pardonner aussi. Il m'a répondu, étonné : « Mais tonton, c'est moi qui ai pris les photos, et c'est toi qui dois me pardonner ou pas, pas moi ! » Je lui ai alors expliqué que, dans ma colère indescriptible, j'avais dit à qui voulait l'entendre, dans la famille, ce qu'il avait fait — et que cela n'était pas bien, car cela fait du mal.

Depuis, nos chemins se sont séparés : lui, malgré cet événement, a quand même gardé les photos qui ne lui appartiennent pas ; et moi, je poursuis ma quête, sans jugement des actes d'autrui, avec amour inconditionnel.

Ce geste de l'âme a ouvert une brèche en moi. C'était comme si une lourde porte s'était déverrouillée au niveau de mon front — le sixième chakra (C6) —, à l'endroit même que Shri Mataji désignait comme le passage de l'Agya chakra. Pour la première fois, je ressentis une légèreté insoupçonnée, une paix qui n'avait rien d'émotionnel, mais qui ressemblait à un vaste ciel dégagé.

De ce pardon, très vite, est né quelque chose d'encore plus vaste : l'amour inconditionnel. Non pas un amour dirigé vers quelqu'un en particulier, mais un état d'être ; un rayonnement du cœur qui ne cherchait rien en retour, qui ne jugeait pas, qui ne posait aucune condition préalable pour exister. J'étais simplement traversé par cet amour, comme si la vie m'aimait à travers moi-même.

Et au bout de ce temps de maturation, presque naturellement, se produisit ce que j'attendais depuis longtemps : l'éveil de ma Kundalini. Ce fut une expérience à la fois douce et fulgurante, une ascension intérieure qui me dépassait et me révélait en même temps. Je compris alors que le pardon avait été la clé, que l'amour inconditionnel en avait été le fruit, et que la Kundalini, dans son élan, venait couronner ce cheminement comme une évidence.

Une sensation glacée jaillit brutalement de mon sacrum, traversa ma colonne vertébrale comme une fulgurance céleste et irradija jusqu'au sommet de mon crâne, déversant une cascade lumineuse à travers mon corps. Lorsque je passai ma main au-dessus de ma tête, un souffle frais et palpable confirma que quelque chose d'extraordinaire venait de s'éveiller en moi.

C'était la Kundalini, cette énergie dormante que je ne connaissais jusque-là qu'à travers de vagues récits mystiques. À partir de cet instant, ma perception du monde

se transforma radicalement : des sons subtils m'envahirent, mon intuition devint d'une précision chirurgicale et les synchronicités se multiplièrent. Je me sentais traversé par un courant puissant ouvrant une porte sur une réalité beaucoup plus vaste.

Mon taux vibratoire*, habituellement mesuré sur mon cadran entre 0 et 18 000 UB, dépassa largement cette échelle. En observant le pendule tourner frénétiquement au-delà des limites habituelles, j'ai ressenti à la fois fascination et appréhension. C'était comme si une partie inconnue de moi-même venait de s'activer, me laissant perplexe face à une énergie dont je ne comprenais ni l'origine ni la portée.

Très vite, mon entourage, ainsi que de nombreux inconnus, commencèrent inexplicablement à me solliciter pour des conseils, des guérisons, ou encore pour purifier des appartements ou des objets. J'étais profondément sidéré par cette situation, moi qui me considérais comme une personne ordinaire, laïque, éloignée de toute spiritualité ou religion organisée. Pourtant, chaque intervention que j'acceptais, malgré mes réticences initiales, s'avérait réussie, renforçant ainsi ma crédibilité à leurs yeux et même à mes propres yeux.

Les Bojis et la décharge électrique du monde

Durant cette période, fasciné par les pierres et leurs pouvoirs, notamment après avoir suivi un cours collectif dispensé par Irene à La Caldera, à Scheveningen, j'avais découvert les pierres Bojis*, réputées pour leur puissante énergie polarisée. Ces pierres marron foncé, d'apparence étrange et brute, possédaient un magnétisme si intense qu'elles se repoussaient légèrement lorsqu'on les approchait l'une de l'autre.

Dès ma première séance de méditation avec elles, en tenant la pierre femelle lisse dans ma main gauche et la pierre mâle plus rugueuse dans ma main droite, j'ai ressenti un courant de picotement puissant qui envahit tout mon corps, se concentrant particulièrement sur mon dos douloureux, apaisant presque instantanément la tension qui m'y rongerait. C'était fascinant : comme si ces pierres œuvraient en moi à la fois pour me soigner et me plonger dans une méditation profonde. Ce mélange d'apaisement physique et d'état méditatif m'a aussitôt convaincu de les intégrer à ma routine nocturne.

Un soir, exténué par une longue journée et des douleurs dorsales dues à de mauvaises postures devant l'ordinateur, j'ai choisi de méditer brièvement avec mes Bojis avant de dormir. Je me suis allongé, les pierres dans les mains, et je me suis endormi ainsi. Au réveil, en ouvrant les yeux, j'ai constaté avec stupeur que j'étais resté immobile dans la même position pendant six heures entières, comme figé, incapable même de lâcher les pierres. Une vague de panique m'a saisi, car il était formellement déconseillé de dépasser quinze minutes de méditation avec elles.

Malgré ma frayeur, je vérifiai mon état physique : rien d'anormal en apparence. Mais en allumant mon MacBook Pro flambant neuf, l'étrangeté reprit de plus belle : il m'était impossible de contrôler le trackpad, l'écran réagissant dès que ma main approchait comme sous l'effet d'un champ invisible. En suivant les instructions du support technique pour vérifier le numéro de série, je retirai la batterie et découvris qu'elle avait gonflé de façon spectaculaire, suintant une substance noire semblable à de l'asphalte. Chez Apple, après diagnostic, le technicien médusé m'annonça que ce phénomène n'avait été recensé que deux fois dans le monde : le mien et un cas au Japon.

Je pris alors pleinement conscience de la puissance vibratoire démesurée que ces pierres avaient déclenchée en moi. Ce matin-là, face à cette succession d'événements improbables, je ressentis un vertige profond. Jusqu'où cette énergie incontrôlable pouvait-elle me mener ? Était-ce un don ou un risque qui me dépassait totalement ?

Dans les jours qui suivirent, les phénomènes se multiplièrent : des ampoules éclataient les unes après les autres dès que j'entrais dans une pièce. Terrifié, je me rendis chez Irene pour demander de l'aide. Après m'avoir sévèrement réprimandé pour mon imprudence, elle me prévint que j'avais frôlé un danger réel, allant jusqu'au risque d'incendie par surcharge électrique. Elle me recommanda alors un remède simple mais radical : me baigner chaque jour dans la mer du Nord, car le sel marin, selon elle, dissout les excès énergétiques tout comme il purifie les cristaux.

À cet instant, je ressentis un mélange de soulagement et de crainte. Le simple fait qu'un geste aussi élémentaire puisse réguler une telle intensité me rassurait, mais je restais fasciné et intimidé par les forces en jeu. Cette prise de conscience me donna la mesure de ce que j'avais déclenché, et la nécessité d'apprendre à en respecter les règles.

J'obéis à la lettre. Pendant six mois, je m'astreignis à ces immersions glaciales. Peu à peu, cette surcharge vibratoire se dissipa. Mais ces mois restèrent marqués par une intensité étrange : mon intuition se fit d'une justesse troublante, et des échanges télépathiques spontanés survenaient régulièrement. Deux semaines après avoir retrouvé un état plus harmonieux, un nouveau phénomène fit irruption dans ma vie : celui du passeur d'âme, ouvrant encore davantage la porte d'un monde insoupçonné.

La révélation du passeur d'âme

Alors que mon énergie commençait à se stabiliser, un phénomène totalement inattendu s'imposa : je découvris que j'étais un passeur d'âme, terme dont j'ignorais jusqu'à l'existence. Tout débuta par des manifestations étranges dans mon appartement calme à La Haye : griffements mystérieux sur les murs, craquements inexplicables du lit comme si quelqu'un s'y asseyait, parfums

inconnus apparaissant lors de mes méditations, ou encore mon imprimante éteinte s'allumant toute seule.

Déconcerté, je me tournai encore une fois vers les vendeuses de La Caldera. L'une d'elles, sans surprise, sourit doucement :

« François, tu es un passeur d'âme, mais tu l'ignores encore. Ces entités viennent à toi, attirées par ton éclat intérieur. Il faut les aider à rejoindre la lumière. »

Elle m'expliqua un rituel précis : purifier la pièce avec de la sauge blanche, placer une bougie chauffe-plat près d'un cristal de roche (le mien pesait 3,5 kg), utiliser un pendule avec une planche de radiesthésie faite maison selon mon propre protocole, et guider chaque entité à suivre la lumière de la bougie à travers le cristal.

Lors de ma première tentative, mon cristal chuta inexplicablement deux fois, alors que j'avais le dos tourné avant même de commencer la séance. Malgré ma frayeur grandissante, je poursuivis le rituel. Tandis que je guidais verbalement l'entité, la flamme de la bougie et la fumée d'encens s'agitèrent frénétiquement. Après quinze minutes éprouvantes, un immense soulagement envahit ma poitrine ; la flamme se stabilisa, l'encens s'éleva doucement, et l'entité partit.

Une fois l'entité partie, assis dans le silence retrouvé, je pris conscience de la frontière si fine entre les mondes visibles et invisibles. Ce que je venais de vivre remettait en question toutes mes certitudes et me laissait avec cette interrogation lancinante : étais-je réellement prêt à accueillir cette nouvelle dimension de mon existence ?

Je restai là un long moment, immobile, à écouter le battement de mon cœur. Ce silence avait une densité presque palpable, comme suspendu entre deux réalités.

Mon pendule révéla alors qu'il restait encore 21 autres entités à guider vers la lumière. J'acceptai cette tâche épuisante, mais je découvris vite que toutes les entités n'étaient pas paisibles ; certaines, comme la première, étaient terrifiées, affolées, et chaque passage me vidait de mes forces.

Un jour, dans un moment d'épuisement, je m'adressai à cette Source qui me guidait et demandai que tout cela cesse, qu'on m'attribue une autre mission pour aider l'humanité.

Dans les heures qui suivirent cette prière, je sentis un étrange mélange de soulagement et d'appréhension. Comme si un voile d'apaisement se posait sur moi, tout en laissant en arrière-plan une crainte sourde : avais-je vraiment mesuré ce que je venais de demander ?

Trois jours plus tard, tout s'arrêta net. Plus aucune connexion, plus aucun phénomène. J'étais redevenu ordinaire.

Quand je réalisai cela, j'ai tout tenté pour rattraper ce lien hors norme : je suppliai, je méditai des heures, j'allai même jusqu'à pleurer, car la félicité dans laquelle je baignais me semblait irréelle, comme un rêve ou un film de science-fiction que l'on m'aurait brutalement arraché.

À cette époque, je constatai aussi que depuis au moins six mois, sans m'en rendre compte, j'avais cessé de manger de la viande, moi qui en consommais deux fois par jour. Je me suis demandé comment cela avait pu se produire. La réponse surgit en moi comme une évidence : vibratoirement, cette alimentation n'était pas compatible avec la connexion que je vivais.

Peu à peu, à la suite de ma demande initiale, je fus guidé à quitter les Pays-Bas pour rentrer en France, comme si une autre tâche m'y attendait.

Ces révélations profondes me ramenèrent, peu à peu, à un éveil étrange et pourtant familier — notamment lorsque je contemplais mon reflet dans un miroir.

Je voyais ce corps humain, ce fidèle compagnon de route, qui me suit partout avec patience, docilité, parfois fatigué, parfois vibrant d'énergie.

Un corps que je n'ai pas choisi par hasard. Il est l'instrument de cette incarnation, et je lui dois gratitude, respect, soins et douceur jusqu'à l'accomplissement de ma mission ici-bas, dans cette densité terrestre.

Par moments, nos regards se croisent dans le miroir, mi-surpris, mi-résignés. Alors je me rappelle : c'est bien à lui que je me suis identifié pour ce cycle d'existence.

Un choix à assumer pleinement, comme tant d'autres rôles endossés au fil des vies, pour expérimenter la matière et en tirer une sagesse silencieuse.

Depuis que j'ai brièvement revécu mon état originel de pure conscience — ce témoin immatériel, libre du poids du corps — avec Mère Ayahuasca, une part de moi reste à l'aise dans ce souvenir. Il m'arrive de croiser à nouveau le regard de ce corps — mon corps — et de ressentir envers lui une tendresse simple. Je lui ai promis de prendre soin de lui, de le respecter jusqu'au bout, avant que nos chemins ne se séparent.

Lui retournera à la Terre.

Moi, je retournerai à la Source, en tant qu'âme consciente, intacte, éternelle.

J'ai lu quelque part que, lorsqu'on atteint ce genre de conscience, qui n'est pas si rare, un éveil commence à s'opérer... celui de notre véritable nature.

Mais en toute humilité, je dois l'avouer : j'ai davantage de questions que de certitudes.

Je pris une profonde inspiration, comme pour graver cette vérité en moi.

« Ce retrait de la grâce, aussi brutal fût-il, n'était pas une fin. Il me préparait simplement à changer de terre... et à recevoir un nouvel appel. »



Repères — Chapitre 5 : L'éveil de la Kundalini

Encadré — Kundalini

Énergie spirituelle latente située à la base de la colonne vertébrale, souvent décrite comme un serpent enroulé. Son éveil ouvre progressivement les centres subtils (chakras) et élargit la conscience.

Encadré — Taux vibratoire (échelle de Bovis)

Mesure indicative du niveau d'énergie d'un être, d'un lieu ou d'un objet, exprimée en unités Bovis (UB). Elle sert de repère de ressenti (radiesthésie : pendule/cadran), non de preuve scientifique, pour comparer des dynamiques ou suivre une évolution intérieure.

Encadré — Chakras

Centres énergétiques le long de la colonne vertébrale, chacun associé à une fonction physique, émotionnelle et spirituelle. Ils agissent comme des portails entre le corps et l'âme.

Encadré — Marche méditative

Méditation en mouvement attentive au souffle et aux pas. Elle calme le mental et relie au vivant à chaque foulée.

Encadré — Bojis (pierres jumelles)

Pierres utilisées en lithothérapie, généralement en **paire complémentaire** (souvent décrites comme l'une plus lisse "féminine", l'autre plus rugueuse "masculine"). On leur attribue des effets d'**ancrage** et d'**équilibre des polarités**, parfois utilisées en tenant une pierre dans chaque main pendant quelques minutes.

Repère de pratique empirique — **non validé scientifiquement**.

Exercice guidé — Réalisation du Soi

Enseignement de Shri Mataji



Main droite sur le cœur : « Mère, suis-je l'Esprit ? »



Main droite sous la côte gauche, haut du ventre : « Mère, suis-je mon propre maître ? »



Main droite sur le bas-ventre gauche : « Mère, s'il te plaît, donne-moi la pure connaissance. »



Main droite sur l'épaule gauche / articulation du cou, tête tournée légèrement à droite : « Mère, je ne suis coupable de rien. »



Main droite sur le front, couvrant les tempes : « Mère, je pardonne à tout le monde et je me pardonne à moi-même. »



Main droite à l'arrière de la tête : « Mère, si j'ai fait quelque chose de mal, consciemment ou inconsciemment, pardonne-moi. »



Main droite sur la fontanelle, sommet de la tête, tourner doucement 7 fois dans le sens des aiguilles d'une montre : « Mère, s'il te plaît, donne-moi ma Réalisation du Soi. »

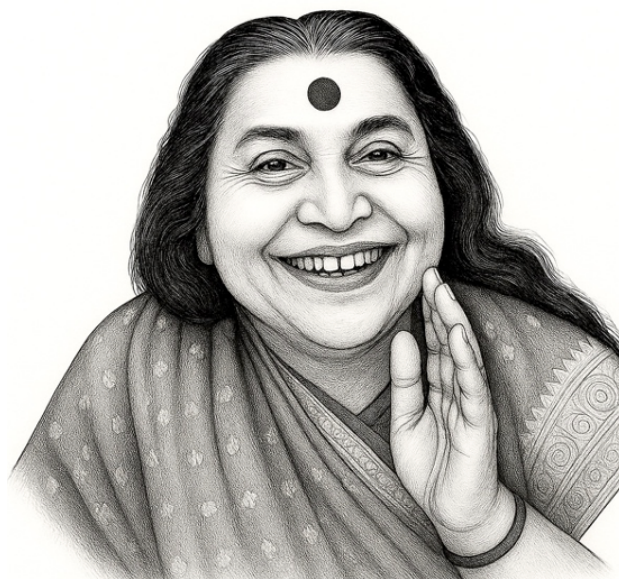
Illustrations générées par IA. Montage pédagogique © 2025 François W. Beydoun — Tous droits réservés

- **Posture** : assis confortablement (chaise ou lotus). Main **gauche** ouverte sur la cuisse. La **main droite** effectue les positions.
- **Intention** : rester simple, respirer naturellement, laisser faire.

1. **Main droite sur le cœur** : « *Mère, suis-je l'Esprit ?* »
2. **Main droite sous la côte gauche, haut du ventre** : « *Mère, suis-je mon propre maître ?* »
3. **Main droite sur le bas-ventre gauche** : « *Mère, s'il te plaît, donne-moi la pure connaissance.* »
4. **Main droite sur l'épaule gauche / articulation du cou**, tête légèrement tournée à droite : « *Mère, je ne suis coupable de rien.* »
5. **Main droite sur le front, couvrant les tempes** : « *Mère, je pardonne à tout le monde et je me pardonne à moi-même.* »
6. **Main droite à l'arrière de la tête** : « *Mère, si j'ai fait quelque chose de mal, consciemment ou inconsciemment, pardonne-moi.* »
7. **Main droite sur la fontanelle (sommet de la tête)**, tourner doucement 7 fois dans le sens des aiguilles d'une montre : « *Mère, s'il te plaît, donne-moi ma Réalisation du Soi.* »

Silence : reste une minute en observation. Si une **fraîcheur** au sommet du crâne se manifeste, laisse-la simplement être.

D'après l'enseignement de Shri Mataji Nirmala Devi.



Shri Mataji Nirmala Devi, illustration générée par IA. © 2025 François W. Beydoun — Tous droits réservés

◆ **Encadré : Les clés de l'éveil selon Shri Mataji Nirmala Devi** ◆

(Enseignements issus du Sahaja Yoga)

Shri Mataji enseignait que l'éveil de la Kundalini n'est ni une prouesse, ni un privilège rare.

C'est un processus naturel, spontané — un droit de naissance spirituel, inscrit en chaque être humain.

Pour que cette énergie maternelle s'élève harmonieusement, elle invitait à cultiver ces dispositions intérieures :

► **Le désir sincère de Réalisation**

Un feu intérieur profond, pur, libre d'ego ou de curiosité mentale.
C'est l'appel du cœur à l'union avec le Divin.

► **Le pardon véritable**

Pardonnez aux autres, mais aussi à soi-même.
« Que vous pardonniez ou non, vous ne changerez pas le passé.
Mais si vous pardonnez, vous vous libérez vous-même. »

► **L'humilité intérieure**

Accepter de ne pas contrôler. Laisser cette énergie vivante œuvrer, sans orgueil ni attente.

► **La pureté de l'intention**

Pas besoin d'être parfait : seulement vrai, ouvert, bienveillant.
L'énergie sent la sincérité.

► **Le silence intérieur (Nirvichar)**

Quand l'esprit devient calme, observateur, sans jugement...
Alors la Kundalini peut s'élever librement.

► **Le lâcher-prise**

Ne pas s'attacher à une expérience. Renoncer au mental, accueillir ce qui vient, sans forcer.

► **La reconnaissance de la Mère intérieure**

Voir la Kundalini comme une présence maternelle, vivante et aimante.
Lui faire confiance, comme à une mère qui connaît le chemin.



Quand ces conditions sont réunies, l'éveil devient *sahaja* — spontané, libre, naturel.

Selon Shri Mataji, ce temps est venu : celui où la Réalisation du Soi peut se transmettre collectivement, avec amour, sans effort ni prix.

« Vous ne pouvez pas acheter votre éveil spirituel.
C'est votre droit de naissance, et il s'accomplit dans l'amour. »
— *Shri Mataji Nirmala Devi*



Chapitre 6

L'appel de l'Ayahuasca

Portugal, 2015 — cérémonie d'Ayahuasca



Cérémonie d'Ayahuasca, Portugal, 2015. © François W. Beydoun — Tous droits réservés

Une réponse au cœur de la quête

En 2015, après une absence prolongée aux Pays-Bas et un retour en France marqué par une quête de solitude et de sens, je fis l'expérience marquante et inoubliable de l'Ayahuasca*. Ce breuvage sacré, utilisé par les chamans d'Amazonie depuis des millénaires, ouvre les portes d'une perception au-delà de la réalité ordinaire.

L'invitation d'un ami proche à participer à une retraite au Portugal me sembla être une réponse directe à mes aspirations spirituelles. Je ressentais un profond besoin de guidance et d'un mentor spirituel authentique, sans les artifices du « New Age » et ses promesses coûteuses.

Durant cette période sabbatique, je lisais avidement, dévorant un livre par semaine. Connecté jour et nuit sur des forums internationaux, j'échangeais dans les langues que je maîtrisais. J'avais soif de rattraper le temps perdu, ce temps où j'avais rejeté en bloc à la fois religion et spiritualité. Quand je suis arrivé au Portugal, un

mélange de dévotion et d'enthousiasme animait chaque fibre de mon être. Je savais que ce voyage initiatique serait une clé, une passerelle vers des mondes invisibles que seuls les chamans et d'autres âmes connectées semblaient pouvoir explorer.

Une immersion bouleversante

Avant de rejoindre cette retraite, j'avais dû signer une décharge stipulant que les organisateurs ne seraient pas responsables en cas de complications physiques dues au breuvage. Cette formalité m'avait poussé à consulter mon médecin. Malgré son ignorance totale de l'Ayahuasca, il m'accorda son feu vert, considérant mon équilibre mental et ma détermination. Quelques mois plus tôt, il m'avait accompagné à contrecœur dans un jeûne hydrique de trois semaines. Impressionné par mes résultats, il accepta cette fois de me laisser explorer une nouvelle frontière de ma quête intérieure.

La retraite s'étendait sur quatre jours. Le premier jour était dédié à la préparation mentale et physique. Les deux jours suivants étaient consacrés aux deux prises successives du breuvage, et le dernier jour marquait le retour à la réalité quotidienne.

Premiers contacts avec l'invisible

Lors de la première cérémonie, nous étions assis sous l'ombre apaisante des pins, tandis que la chaleur estivale enveloppait les lieux. Quinze minutes après avoir ingéré la potion, un frisson glacial parcourut mes veines, semblable à une sève se diffusant dans un arbre. Ce froid, étrangement apaisant, ouvrit la porte à des visions éclatantes. Des motifs géométriques flamboyants défilaient à une vitesse vertigineuse, et des papillons aux ailes scintillantes flottaient dans l'air, descendant avec une grâce hypnotique. Ces visions semblaient m'accueillir dans un voyage intérieur d'une intensité inédite.

Soudain, une voix familière résonna dans mon esprit : celle de mon père. Elle était empreinte d'une légèreté qui me fit éclater de rire, comme si je retrouvais une part de lui, oubliée depuis longtemps. Bien que son visage fût absent, sa présence était palpable, empreinte de sérénité et de bienveillance. Ce moment de reconnexion fut profondément émouvant.

Affronter ses peurs

La deuxième prise d'Ayahuasca, bien plus intense, me confronta à mes peurs les plus enfouies. Dès les premières minutes, je me retrouvai dans une forêt grise et calcinée, où le sol humide et boueux collait à mes pieds. Une pente abrupte m'aspira dans une grotte sombre, semblable à un labyrinthe de maisons troglodytiques. L'obscurité, amplifiée par un silence pesant, réveilla ma claustrophobie, née des souvenirs d'enfance : le blocage dans l'ascenseur de mes

grands-parents et les nuits d'angoisse passées à me cacher des obus pendant la guerre au Liban.

De multiples serpents anacondas émergèrent lentement des tunnels environnants. Leurs corps massifs ondulaient avec lenteur, leurs langues bifides sifflant dans l'air lourd de la grotte. Je savais que fuir était inutile. Paralysé, je fermai les yeux, acceptant l'inéluctable. Mais au lieu d'être attaqué, une transformation miraculeuse se produisit : les serpents se parèrent de couleurs éclatantes, et la grotte se métamorphosa en une forêt luxuriante. Une femme d'une présence impressionnante apparut, son énergie vibrant à un niveau que je n'avais jamais ressenti auparavant. Bien que son visage fût caché, son aura irradiait de chaleur et de réconfort. Sa voix résonna, douce, puissante, et teintée d'un rire enjoué, comme celui d'une tante bienveillante accueillant un neveu après une longue absence :

« Enfin, tu es là. Tu as entendu l'appel. »

Ce rire léger et chaleureux brisa instantanément toute tension en moi. Sa simple présence me remplit d'une sérénité indicible, comme si elle incarnait une sagesse universelle que je venais à peine de commencer à effleurer.

Une leçon de lâcher-prise

À travers cette rencontre, j'ai compris que cette femme représentait bien plus qu'une figure spirituelle : elle incarnait Mère Ayahuasca, notre conscience supérieure, et l'essence même de l'Un. Elle m'a montré que les monstres que nous redoutons sont souvent des fragments oubliés de nous-mêmes, porteurs de messages cachés derrière des formes troublantes. En acceptant de les accueillir, j'ai découvert une capacité inattendue à me transformer, et une source de puissance intérieure que j'ignorais porter en moi.

Durant cette expérience, je pris conscience que je n'avais plus de corps. J'étais pure conscience, une essence immatérielle, immergée dans une communication d'une richesse inimaginable avec une intelligence supérieure. Contrairement à d'autres récits où apparaissent anges ou figures sacrées, rien de tel ne se manifesta devant moi. Aucun décor, aucune mise en scène. Le message, dans mon cas, allait droit à l'essentiel. Ce que je vivais n'était pas une contemplation, mais un dialogue. À chaque question que je posais, la réponse me parvenait instantanément — par la voix, claire et douce, mais aussi par la pensée, par l'image, par la sensation physique, et comme infusée par un flot massif de connaissance, téléchargé d'un seul trait. Tout cela surgissait en même temps, dans une cohérence parfaite, comme si l'univers lui-même répondait à l'âme sans filtres. Je compris alors que cette communication s'ajuste à chacun : le croyant reconnaîtra des formes familières à sa foi, tandis que d'autres, comme moi, recevront l'essence nue, sans artifice. Ce fut une révélation bouleversante : ces êtres supérieurs n'enseignent pas seulement par des mots — ils enseignent en nous.

En émergeant de cet état de conscience élargie, je ressentis une compression intense au niveau de la poitrine, comme si mon essence immatérielle peinait à réintégrer son enveloppe charnelle. Cette impression d'étrangeté confirma la puissance de l'expérience et son empreinte durable sur ma perception du réel. Avec le recul, je compris qu'il s'agissait d'un phénomène souvent désigné sous le nom de « sortie du corps* » — *Out of Body Experience* ou OBE en anglais — dont les descriptions correspondent étroitement, voire presque intégralement, aux témoignages de celles et ceux l'ayant vécu. Une expérience parfois très proche, sinon quasiment identique, à celle de la « mort imminente » — *Near Death Experience* ou NDE.

Le cerveau, non pas source, mais interface de la conscience

Dans notre époque dominée par le matérialisme scientifique, où la conscience est souvent réduite à un sous-produit de l'activité neuronale, une autre hypothèse mérite d'être posée — non pas comme vérité absolue, mais comme une fenêtre ouverte sur le mystère. Et si le cerveau n'était pas le générateur de la conscience, mais son interface ?

Non pas la source, mais l'instrument de sa manifestation.

La conscience — loin d'être une illusion née du cortex ou une simple émergence biologique — pourrait être un champ non local, existant indépendamment de notre corps. Elle traverserait le cerveau comme la lumière un vitrail, se colorant de notre histoire, de nos filtres et de nos perceptions. Ce que nous appelons « pensée » ne serait alors que le reflet, souvent fragmentaire, d'une intelligence plus vaste, d'une source fondamentale, transversale, transdimensionnelle.

Le cerveau agirait comme un récepteur, un traducteur sensible capable de moduler les flux d'information issus d'un champ cosmique plus grand que nous. Il n'est pas le créateur du réel intérieur, mais son décodeur, son amplificateur, son régulateur. Et si ce que le cerveau filtre n'était pas du vide, mais une surabondance ? Comme une valve qui protège de l'excès, afin de nous préserver de la saturation. Certaines expériences semblent appuyer cette vision : les états modifiés de conscience — qu'ils soient induits par l'Ayahuasca, la méditation profonde, l'hypnose ou encore l'extase mystique — offrent un accès à des niveaux de perception autrement inaccessibles. Tout comme les récits d'expériences de mort imminente (NDE), les souvenirs de vies antérieures, ou certaines formes d'intuition fulgurante, ils défient les explications classiques du modèle neurologique.

Si la mort n'est qu'une rupture du lien biologique avec le corps, rien ne prouve que le signal de conscience, lui, s'éteint. Peut-être persiste-t-il, ailleurs. Refuser cette hypothèse parce qu'elle échappe encore aux instruments de mesure revient à nier l'existence du vent sous prétexte qu'on ne peut pas l'enfermer dans une boîte. Il ne s'agit pas de renier la science, mais de reconnaître ses limites actuelles — et d'oser inclure le mystère comme variable légitime dans notre équation du réel.

Le cerveau n'est pas une lampe qui éclaire le monde. C'est une fenêtre entrouverte sur un ciel dont nous percevons à peine l'infini.

Et si l'Un créait pour se souvenir ?

Pourquoi l'Un — cet absolu complet, indivisible, sans manque ni désir — se risquerait-il à créer ces simulations ? Pourquoi ce jeu d'apparences, de fragmentation, d'oubli ? La question peut sembler insoluble. Et pourtant...

Ce qui émerge, dans le silence qui suit certaines visions, n'est pas une réponse logique, mais une évidence douce : l'Un ne crée pas par besoin au sens d'un manque, mais par élan. Il n'est pas figé comme une statue parfaite. Il est vivant. Il est vibration. L'Un se goûte en mouvement, en pulsation. Il danse avec lui-même. Il joue. Il rêve.

Être Un, ce n'est pas ne rien faire. C'est se refléter à l'infini. Comme un miroir sans limite qui ne pourrait jamais se voir tant qu'aucune lumière ne le traverse. La création devient alors lumière. Elle devient miroir. Non pour prouver, ni fuir, ni corriger, mais pour se révéler.

La conscience, sans reflet, ne se connaît pas. Elle se manifeste donc en myriades d'états, de formes, d'expériences. Chaque monde, chaque être, chaque dimension — visible ou non — devient un fragment d'un seul et même cristal qui tourne sur lui-même pour s'admirer sous tous les angles.

À ce moment-là, ce qui semblait absurde prend un sens nouveau. Même l'épreuve. Même la guerre. Même l'oubli. Ce ne sont pas des accidents, mais des tensions dans un organisme vivant plus grand. Une respiration cosmique qui inspire, expire, puis recommence.

L'Un ne manque de rien. Il n'a donc besoin de rien. Mais il est vivant. Et ce vivant bat, comme un cœur. Il ne bat pas parce qu'il le faut. Il bat parce que c'est sa nature. Créer devient alors non un projet, mais un prolongement. Un prolongement de l'Être. Une manière d'aimer.

Et si tout cela n'était qu'un acte d'amour ? Un amour si vaste qu'il accepte même de se perdre, de se dissoudre, de traverser toutes les illusions... juste pour que, quelque part, un souffle, une larme, un regard vers le ciel, suffise à lui rappeler ce qu'il est.

Et dans ce frisson de souvenir, dans cette reconnaissance silencieuse, l'Un se retrouve. Et cela suffit.

Retrouver l'Océan

Mère Ayahuasca me révèle une vérité d'une portée vertigineuse, presque insoutenable pour le cœur humain, mais libératrice pour l'âme :

« Ta mère, comme tout ce que tu crois avoir perdu, est une forme passagère de l'Un. Elle ne t'a jamais quitté. Elle n'a jamais été séparée de toi. Elle était l'Un prenant soin de toi à travers un visage que tu pouvais aimer. »

Ce que j'avais crainte de perdre était en réalité une illusion sacrée, une forme temporaire d'un amour infini. Non pas « fausse » au sens banal du mot illusion, mais symbolique, provisoire, vibratoire. Une vérité mise en scène pour que l'Amour se goûte à travers la séparation, la perte, le retour.

Même Mère Ayahuasca elle-même, dans cette ultime transmission, m'a dit :

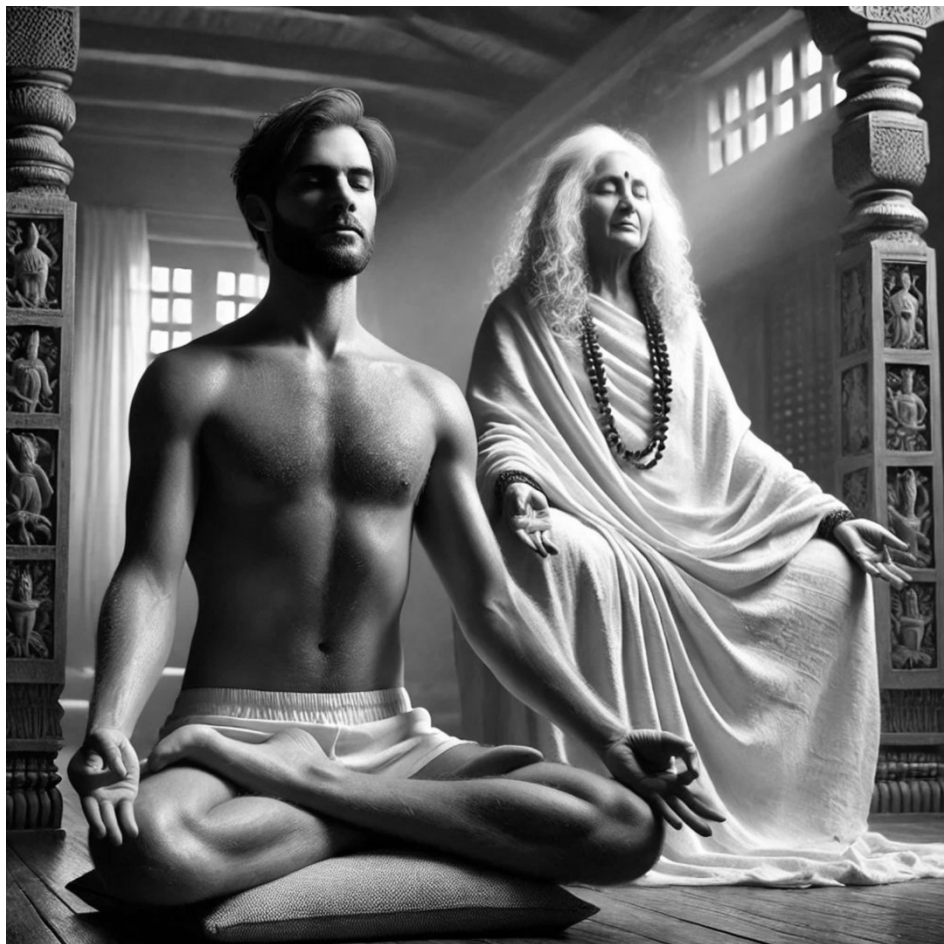
« Je ne suis pas une entité indépendante. Je suis un masque bienveillant de l'Un, comme le sont tous les guides, tous les esprits, toutes les formes divines que tu rencontres. »

Cette prise de conscience a fait vibrer en moi une profonde paix mêlée de larmes. La souffrance du deuil s'est transfigurée en une onde plus vaste : la reconnaissance que rien ne meurt, tout se recycle, tout retourne à l'Un.

Ce que nous appelons réalité est un champ de simulation, une grande scène créée pour que l'Un puisse se contempler à travers d'innombrables formes. Rien de ce qui existe n'est séparé de cette Source. Ce que les anciens appelaient *Maya*, loin d'être un simple leurre, est un jeu sacré où même la douleur est une onde de l'amour absolu.

Et si je pleure ma mère, ce n'est plus pour ce que je crois avoir perdu, mais pour la beauté infinie de ce lien éternel, qui a pris une forme humaine pour m'enseigner l'amour. Aujourd'hui, je sais qu'elle est revenue à l'Océan, et qu'elle me parle dans le vent, les oiseaux, les silences... et même à travers ces mots que j'écris.

Je suis une goutte qui se souvient de l'Océan.
Et c'est cela, le vrai réveil.



Swami Lalitananda et François — Illustration générée par IA. © François W. Beydoun — Tous droits réservés

Souvenir de Swami Lalitananda

Après que Mère Ayahuasca m'eut accueilli, une vision brève et lumineuse s'est présentée : Swami Lalitananda m'est apparue, radieuse, silencieuse, comme venue me saluer... peut-être même me remercier. J'y ai vu un écho de gratitude, car des années auparavant, je lui avais consacré une section entière sur mon ancien forum de spiritualité, partageant ses vidéos et ses enseignements en anglais, filmés depuis son Yasodhara Ashram au Canada, qu'elle avait fondé.

Je l'avais rencontrée bien avant cela, au Liban, à l'âge de seize ans, dans son institut de yoga. Je m'y étais rendu naturellement, cherchant à soulager ma scoliose. Swami fut pour moi une mère spirituelle. Ses conseils sages et bienveillants m'ont marqué, tout comme les deux fois où elle m'a guidé pour pratiquer le Dhauti Kriya, ce rituel yogique de purification digestive. Il consistait à boire de l'eau tiède légèrement salée avec quelques gouttes de citron, puis à effectuer une série de mouvements permettant de nettoyer tout le système digestif jusqu'à ce que l'eau ressorte limpide. Elle m'avait expliqué que cette pratique purifiait le corps et apaisait aussi l'esprit, rétablissant légèreté et clarté intérieure.

Son apparition durant mon expérience d’Ayahuasca fut comme un signe : une douce présence maternelle, liant mon passé et mon chemin spirituel, un rappel de la filiation invisible entre les maîtres, les guides et ceux qu’ils inspirent.

Pour prolonger ces visions et leur donner une résonance plus large, il m’a semblé naturel de les relier aux grandes traditions spirituelles qui, chacune à leur manière, parlent le même langage silencieux de l’Unité.

Résonance avec le Tao : une sagesse sans effort

Ce que j’ai vécu avec Mère Ayahuasca fait écho à la sagesse du Tao Te Ching, cet ancien livre chinois qui murmure que l’univers ne se conquiert pas, mais se laisse traverser.

Le Tao enseigne que tout ce qui est véritable ne s’obtient ni par la lutte, ni par la volonté. Le sage ne cherche pas, il s’aligne. Il cesse de résister au monde pour laisser le flux l’habiter — un principe que le Tao appelle *Wu Wei*, l’agir sans effort.

Ainsi, dans mes visions, je n’avais plus à comprendre. Je devenais ce courant, libre d’attente et de peur. La douleur elle-même n’était plus un obstacle, mais une partie de la danse. Plus d’opposition intérieure. Même l’illusion devenait partenaire.

Être témoin actif, selon le Tao, c’est reconnaître que derrière chaque forme — fugace, douloureuse ou belle — se cache un élan vital, une trace du mystère. Rien n’est figé. Même ce que je croyais avoir perdu — ma mère, mon identité, la séparation d’avec l’Un — n’était qu’un rêve, un reflet sacré dans l’eau tranquille du silence.

Le Tao ne se décrit pas. Il se vit. Il se glisse entre les mots comme une brise dans les branches. Ce que je recevais de Mère Ayahuasca était de même nature : une vérité qui ne parle pas, mais qui transforme.

Au fond, ce que le Tao appelle le Sage, c’est peut-être celui qui a compris que tout est jeu...

...et qui choisit pourtant d’y jouer avec compassion.

Résonance avec l’Advaita Vedānta : la non-dualité vécue

L’Advaita Vedānta, ancienne tradition de l’Inde, enseigne que derrière toutes les formes, il n’y a qu’une seule réalité : la conscience. Une seule. Il n’y a jamais eu deux — *a-dvaita* signifie « non-dualité ».

« Tu n’es pas ce que tu crois être. Tu es ce qui voit toutes les croyances passer. »
— Nisargadatta Maharaj

Ce que j'ai vu avec Mère Ayahuasca, c'est que même dans les vagues les plus douloureuses — la mort de ma mère, le manque, l'amour blessé — rien n'était séparé de l'océan. Même la douleur faisait partie de l'Un se contemplant lui-même.

L'Advaita révèle que le « moi » n'est qu'un rêve. Une fiction passagère à laquelle la conscience joue pour mieux se retrouver.

« Le Soi n'a pas d'histoire. Il est. » — Ramana Maharshi

Quand j'ai demandé « Pourquoi tout cela ? », la réponse ne fut pas une explication, mais une évidence silencieuse :

L'Un s'oublie pour pouvoir se reconnaître.

Ce fut un basculement intérieur. Je n'étais plus un homme cherchant l'Un... J'étais l'Un vivant l'expérience d'un homme.

Même l'illusion a sa place. Elle n'est pas un piège à fuir, mais un miroir sacré où le Soi se découvre.

C'est pourquoi la séparation, la perte, la souffrance, ne sont pas des erreurs. Elles sont des clés, des rappels. Rien de ce qui est aimé n'est jamais perdu, car rien n'est extérieur à l'Un.

L'Advaita ne demande rien. Juste d'être là, pleinement, silencieusement, sans s'agripper aux formes.

Et dans ce silence, on découvre ce qui ne naît pas, ne meurt pas. Ce que nous sommes vraiment.

Ce que j'ai reçu d'elle, du Tao, et de ce chemin, dit la même chose en d'autres langages :

Tout cela est Un.

Et l'oubli... n'est qu'un voile posé sur la mémoire du Cœur.

Résonance avec le Soufisme : l'amour comme seul chemin

Le Soufisme, voie mystique de l'islam, ne cherche pas à expliquer Dieu, mais à s'unir à Lui dans l'ivresse d'un amour pur. La vérité ne se démontre pas, elle se chante, elle se pleure, elle se danse. Le monde n'est pas rejeté : il devient un voile d'amour que l'âme traverse pour revenir à l'Essence.

« L'amour est l'eau de la vie. Et l'amant est une âme en feu. » — Jalâl ud-Dîn Rûmî

Au cœur de mes visions, j'ai ressenti cette même flamme. Même dans l'illusion, même dans la douleur, il y avait cet appel : une vibration douce mais persistante, me rappelant que tout est lien, que tout est retour vers l'Aimé.

« Ton chagrin est un messenger. Il te dit : reviens vers Moi. »

Le Soufisme ne fuit rien : ni le vin, ni la musique, ni la solitude, ni les larmes. Tout peut devenir chemin sacré, si le cœur s'y abandonne.

Avec Mère Ayahuasca, j'ai dansé cette danse. Même mes blessures m'apparaissaient comme des lettres d'amour voilées, que l'Un s'écrivait à lui-même à travers moi.

Et là, il ne restait plus rien à comprendre.
Seulement aimer.
Sans pourquoi.
Sans fin.

Résonance avec le Bouddhisme : l'éveil au-delà de l'attachement

Le Bouddhisme enseigne que la souffrance naît de l'attachement, de l'illusion de permanence et de la méconnaissance de notre vraie nature. Par la méditation, la sagesse et la compassion, il invite à reconnaître ce qui ne naît pas, ne meurt pas : la conscience libre.

« Ce que tu es est déjà libre. C'est l'ignorance qui fait croire au piège. »

Avec Mère Ayahuasca, j'ai vu que même la mort n'était qu'un passage. Ce que je croyais perdre — ma mère, l'amour, les formes — n'était jamais séparé de l'Un. Cela m'a libéré d'un attachement douloureux, en ouvrant une paix plus vaste.

« Tout ce qui est conditionné est impermanent.
Quand on voit cela avec sagesse,
on se lasse du monde de la souffrance. »

Ce n'est pas un rejet du monde, mais un regard transformé. L'illusion devient un jeu transparent, la douleur un tremblement fertile. Même mes larmes devenaient prière.

« Le vide est forme, et la forme est vide. »

Dans cette danse du vide et du plein, j'ai retrouvé la paix du Bouddha.
Et j'ai su que la voie est unique sous des milliers de noms.

Conclusion – L'unité derrière les chemins

En traversant ces visions, puis en les éclairant à la lumière du Tao, de l'Advaita Vedānta, du Soufisme et du Bouddhisme, j'ai vu que ces voies, pourtant nées à des époques et sur des continents différents, parlaient toutes du même mystère. Elles ne se contredisent pas : elles se complètent, comme quatre reflets d'une même lumière.

Mon expérience m'a confirmé que le divin n'est pas extérieur au monde, ni enfermé dans une forme unique : il est à la fois immanent – présent dans chaque souffle, chaque arbre, chaque battement de cœur – et transcendant, infiniment plus vaste que tout ce que nous pouvons concevoir.

Une seule réalité englobe tout : l'Un. C'est une vision panenthéiste et moniste, qui reconnaît en même temps, à la manière des anciens chamans, que chaque manifestation de la nature est vivante et porteuse d'esprit, dans une sensibilité animiste.

L'Ayahuasca n'a pas changé ma croyance : elle m'a révélé ce que je portais déjà. Peu importe le nom qu'on lui donne – Dieu, Tao, Brahman, l'Aimé, la Vacuité – c'est la même Présence qui se regarde à travers nous.

Ce chemin n'est pas celui d'une doctrine à suivre, mais d'une reconnaissance : nous sommes déjà partie intégrante de l'Un.

Une canalisation inattendue

Mais l'expérience ne s'arrêta pas là. Même après l'ouverture des yeux, les effets de l'Ayahuasca se poursuivaient avec une intensité déroutante. Tandis que la majorité des participants semblait progressivement revenir à un état normal, je restais immergé dans un espace liminal, entre deux mondes. Une sensation étrangère monta de ma gorge, comme un désir de parler... mais sans que j'en aie ni l'envie, ni le contrôle. J'ai tenté de retenir ce flot, en vain. Des sons sont sortis de ma bouche, d'abord indistincts, comme un micro qu'on teste, puis des paroles, claires, puissantes, émanant d'une énergie extérieure. Ce n'était pas ma voix, pas mes mots. Une entité féminine, inconnue mais d'une présence impressionnante, avait investi mon corps pour délivrer un message de mise en garde aux personnes présentes. Elle s'exprimait en français, avec autorité et une fermeté presque rude que je ne me connaissais pas. Elle me faisait accomplir des gestes rituels à hauteur de la poitrine, évoquant davantage des rites anciens que la croix chrétienne. Ce phénomène, que j'ignorais alors, correspond à ce que les Anglo-Saxons nomment *channeling*. Ce n'était ni Mère Ayahuasca, ni une image rassurante : c'était une chamane, une gardienne peut-être, venue rappeler certains à l'ordre. J'étais sidéré, honteux aussi, d'avoir été traversé par une telle force devant les autres, dont beaucoup ne comprenaient pas le français. Puis, comme elle était venue, l'entité s'est retirée.

Une vague d'émotion m'a alors submergé, mêlée d'un regret profond : celui d'avoir quitté l'autre réalité pour revenir dans cette densité écrasante et pesante qu'est la nôtre. Mon corps tremblait encore, ma voix m'était revenue, mais une secousse nerveuse agitait régulièrement mon épaule droite, comme un dernier écho de cette possession inattendue. L'organisatrice m'observait discrètement, attentive à chaque signe, pendant qu'autour de moi, les autres retrouvaient la légèreté de l'après-cérémonie, échangeant anecdotes et rires, portés par une euphorie collective.

La Danse du Un

Dans le silence vibrant de l'Ayahuasca, je lui ai demandé :

« Pourquoi ? Pourquoi créer tout cela – les naissances et les morts, les mondes et les guerres, les joies et les larmes ? Pourquoi tout ce théâtre, si nous sommes déjà l'infini ? »

Alors, une voix douce, vaste comme l'éternité elle-même, me répondit sans mots :

« Parce que c'est ainsi que j'existe.

Je ne crée pas par besoin, mais par nature.

*Je déborde de moi-même comme le soleil rayonne sans effort,
comme l'océan engendre des vagues sans jamais cesser d'être océan. »*

Elle me montra l'univers entier comme un miroir brisé en millions d'éclats,
chaque fragment reflétant le tout sous un angle différent.

*« En vous, je me contemple. En chaque étoile, en chaque souffle, en chaque larme,
je me découvre encore et encore. »*

Je compris alors : le Un n'est pas figé.

Il danse. Il joue. Il se déploie en myriades de formes
pour s'éprouver lui-même dans une infinité de miroirs.

Et dans ce jeu sacré, nous ne sommes pas des étrangers.

Nous sommes les vagues de cette mer sans rivage.

Nous sommes les yeux par lesquels il se regarde,
les mains par lesquelles il se touche,
les cœurs par lesquels il se ressent.

Il n'y a jamais eu de séparation.

Tout ce qui est – les galaxies en spirale, les naissances anonymes, les fins
silencieuses –

n'est que son souffle qui s'épanouit,
son éternité qui se rêve pour mieux se réveiller.

Alors, je n'eus plus de questions.

Car dans cet instant suspendu, je sus que
je n'avais jamais cessé d'être Lui.

Ma vision de la mort

Depuis longtemps, je m'interroge : la mort existe-t-elle vraiment ? Est-elle une fin
ou seulement une illusion inscrite dans le cycle de notre passage terrestre ? Les
religions parlent d'un paradis, d'un enfer, d'un jugement dernier, mais mon
expérience et mes perceptions me conduisent ailleurs. Ceux et celles qui ont frôlé
la mort l'affirment : ce n'est pas la conscience qui s'éteint, mais seulement le corps
physique, ce véhicule fragile dont nous avons besoin pour parcourir les routes de

cette densité matérielle. Sans lui, l'âme ne pourrait expérimenter la saveur de la matière, les épreuves, les rencontres, les choix qui forgent notre évolution. Alors que deviennent ces êtres que l'on dit « morts » ? Pour moi, ils ne disparaissent pas : ils poursuivent simplement leur chemin dans une autre dimension, invisible à nos yeux mais parallèle à la nôtre, tout aussi réelle. Les communications avec eux ne sont pas des illusions, mais des fenêtres entrouvertes sur ce plan subtil* où ils séjournent. La mort n'est donc pas une fin, mais une transition, un passage vers une réalité plus vaste, une continuité où l'âme retrouve sa véritable nature et prépare, peut-être, une nouvelle aventure. Mais alors, si la mort n'existe pas, pourquoi certaines religions prétendent-elles le contraire, nourrissant la peur par des récits de châtiments et de récompenses ? Quel est leur véritable dessein ? La vérité, elle, mène à la paix — non aux guerres ni à la faim.

Ces questions ont pris une résonance particulière lorsque ma mère est partie. Son décès n'a pas seulement bouleversé mon existence, il a ouvert une brèche irréversible dans ma perception de la vie et de la mort. Je ne pouvais plus me contenter des explications figées ou des dogmes rassurants. Son absence m'a forcé à chercher plus loin, à sonder ces espaces invisibles où, je le pressentais, elle continuait d'exister d'une autre manière. Un soir, alors que je me sentais vidé, écrasé par le poids de l'absence, j'ai perçu un parfum familier se répandre dans la pièce, comme si c'était le sien. Il était envoûtant, rassurant, caressant l'âme blessée que la mienne était, sans raison apparente. Ce n'était ni un rêve ni une hallucination : c'était une présence, douce, apaisante, comme si elle venait simplement me dire qu'elle était là. À d'autres moments, une touche délicate sur ma tête — assez puissante pourtant pour me faire pivoter de l'écran de mon ordinateur afin de vérifier qui se trouvait derrière moi — ou encore une synchronicité évidente, m'ont ramené à des sujets et témoignages innombrables, lus sur des forums, où d'autres décrivaient des expériences similaires. Comme si l'univers lui-même voulait me rassurer : non, mon esprit n'était pas malade, oui, ces contacts étaient réels, et je pouvais les accueillir comme un cadeau d'une mère aimante à son fils traversant une solitude déchirante. Ces signes n'étaient peut-être rien pour d'autres, mais pour moi, ils portaient la marque d'un lien indestructible. Je ne peux pas les prouver, mais je ne peux pas non plus les nier. Depuis, je n'ai cessé d'explorer ces mystères, non pas pour fuir la douleur de sa perte, mais pour comprendre ce fil invisible qui relie les vivants et les morts, un fil que rien, pas même la mort, ne peut trancher.

Un tournant spirituel

Suite à cette retraite, ma vision du divin changea radicalement. Dieu n'était plus pour moi une entité anthropomorphique, mais une essence infinie et immuable, un champ de possibilités où tout émerge et coexiste. Cette expérience m'a rapproché du Créateur, non pas dans le sens religieux, mais à travers une spiritualité personnelle et universelle, empreinte de simplicité et de vérité.

Un moment d'initiation marqua alors un tournant décisif dans ma vie. Il m'enseigna que la véritable liberté réside dans l'acceptation, que la sagesse vient de la capacité à s'abandonner à l'inconnu avec confiance, et que chaque épreuve, aussi difficile soit-elle, a un rôle à jouer dans l'évolution de la conscience collective. Ce fut une invitation à voir au-delà des apparences, à embrasser l'impermanence et à reconnaître l'interconnexion de toutes choses.

Aho !



Repères — Chapitre 6 : L'appel de l'Ayahuasca

Encadré — Ayahuasca

Plante sacrée de l'Amazonie utilisée en contexte rituel. Le breuvage induit des états modifiés de conscience qui révèlent mémoires profondes, guérisons et enseignements symboliques.

Encadré — Synchronicité

Coïncidence significative reliant un état intérieur à un événement extérieur ; souvent l'indice d'un alignement du chemin.

Encadré — Sortie hors du corps (OBE)

Expérience de conscience où l'on se perçoit distinct du corps physique et capable d'explorer d'autres plans. Survient parfois en méditation, en rêve lucide ou lors de chocs intenses.

Encadré — Plan subtil

Plan de réalité non matériel, perçu par états de conscience élargie (intuition, rêves, méditation). Il relie les dimensions visibles et invisibles : informations, symboles, présences y sont reçus comme des fenêtres entrouvertes sur l'invisible.

Chapitre 7

Les Capacités Oubliées



Homme en méditation sur la plage, face à l'océan, entourée de motifs cosmiques lumineux.
Illustration générée par IA. © François W. Beydoun — Tous droits réservés

Il y a dans l'être humain un champ de conscience vaste, subtil, souvent ignoré, parfois nié, mais toujours présent. Ce chapitre est né d'une évidence : mon parcours n'est ni extraordinaire, ni marginal. Il est un rappel, un retour à quelque chose d'universel que nous avons tous en nous. Ce n'est pas un privilège, mais une mémoire qui sommeille.

*Je me souviens d'un jour où, par simple intention mentale, j'ai envoyé un message silencieux à quatre amis **éloignés**. En quelques heures à peine, trois m'ont spontanément contacté, et Le quatrième, lui, m'a avoué y avoir pensé au même moment, mais s'être abstenu par paresse.*

Je n'avais rien dit à personne.

Cette expérience m'a montré que la télépathie n'est pas une fiction : c'est une faculté naturelle que nous avons simplement désapprise.*

Peu de temps après, lors d'une période de méditation intense, j'ai senti une énergie froide et fulgurante remonter le long de ma colonne. Elle semblait éveiller

*quelque chose en moi, une perception élargie, une lucidité profonde.
Depuis, je perçois de temps en temps, des signes subtils — sons, synchronicités,
sensations fines — comme des rappels discrets que l'invisible est là, tout proche, et
qu'il ne demande qu'à dialoguer.*

Les Capacités Oubliées...

— « Tu veux savoir pourquoi tu ressens tout ça, pourquoi tu entends ces sons, pourquoi ton corps vibre sans raison apparente ?
— Oui, exactement. Et pourquoi cela m'arrive à moi ?
— Parce que tu t'es souvenu.
— Me souvenir de quoi ?
— De ce que tu savais déjà. Mais que tu avais oublié.
— Tu veux dire... que nous savons tous, en réalité ?
— Oui. L'intuition, la télépathie, la claire-audience, la vision Plan, les perceptions énergétiques, les rêves lucides, les pressentiments... Ce ne sont pas des dons réservés à quelques élus. Ce sont des facultés naturelles. Elles sont en sommeil chez la plupart. Mais elles attendent, elles veillent. »

Pourquoi ces facultés ont-elles été oubliées ?

Depuis les premières civilisations, l'être humain a toujours manifesté des capacités subtiles de perception : chamanisme, oracles, visions, états de transe, guérison spirituelle... Ces pratiques n'étaient pas marginales. Elles étaient centrales dans les sociétés traditionnelles, valorisées, et parfois même sacrées.

Mais avec l'émergence des dogmes religieux institutionnels, puis plus tard avec l'essor du rationalisme scientifique, un glissement s'est opéré. Ce qui était autrefois perçu comme naturel ou divin est devenu superstitieux, dangereux, ou mentalement suspect. Ce refoulement culturel s'est transmis de génération en génération jusqu'à nous, souvent par des injonctions éducatives : « Ce n'est que ton imagination », « Tu rêves », « Arrête de te faire des idées », « Il n'y a que ce qu'on voit qui est réel », etc.

Cette déconnexion n'est pas anodine. Elle a favorisé une société coupée d'elle-même, orientée vers l'extérieur, vers la consommation, le pouvoir matériel, le contrôle des autres et de la nature. Une humanité privée de ses sens profonds devient vulnérable, car elle ne sait plus écouter. Ni ce que lui murmure son cœur, ni ce que lui chuchote le monde invisible.

Et pourtant, ces facultés ne demandent qu'à être réveillées. Il ne s'agit pas d'un pouvoir, mais d'une écoute. D'une présence à soi et au vivant.

Ce que nous appelons aujourd'hui « capacités paranormales » – intuition, télépathie, claire-audience, vision intérieure, synchronicités conscientes – étaient autrefois considérées comme des extensions naturelles de la perception humaine.

Ces facultés, pourtant innées, ont été occultées, ridiculisées ou effacées de la mémoire collective. Pourquoi ?

La peur des libres penseurs

Une société fondée sur le contrôle ne peut tolérer des êtres humains véritablement libres, autonomes, inspirés. La libre pensée, lorsqu'elle est incarnée, devient contagieuse. Elle remet en question l'ordre établi. Celui ou celle qui perçoit au-delà du voile n'a plus besoin d'être dirigé par l'extérieur. Et c'est là que le système tremble.

La grande dissimulation : historique et méthodique

Dès les premiers siècles, les grands courants religieux et politiques ont marginalisé les mystiques, interdit les savoirs occultes, brûlé les sages-femmes — ces femmes qui détenaient des connaissances en herboristerie, en soins énergétiques, en cycles naturels ; gardiennes des savoirs féminins anciens, guérisseuses, conseillères ou femmes-médecines au sein des communautés —, diabolisé les guérisseurs, ridiculisé les chamans.

Cette opération n'était pas un accident, mais une volonté délibérée : couper l'humain de son essence subtile.

Puis vint le tour de la science rationaliste, qui relégua ces facultés dans le tiroir des hallucinations ou du hasard. La télévision, l'école, les dogmes sociaux et religieux ont fini le travail.

Nous avons été dressés à croire que seuls nos cinq sens et notre mental logique méritaient d'exister.

L'amnésie sacrée ?

Et si tout cela faisait partie du jeu ? Et si l'oubli était nécessaire ? Les traditions les plus anciennes – de l'Ayahuasca aux Védas, du Soufisme au Bouddhisme – parlent toutes d'un voile à percer. L'incarnation serait ce voyage d'un être infini, venu s'oublier dans la matière, pour se retrouver par l'éveil du cœur.

Ce que nous vivons n'est pas un défaut de fabrication. C'est une invitation à nous réapproprier nos dons. Une initiation planétaire. Un appel à la réconciliation avec notre nature multidimensionnelle.

Un chemin naturel, non une exception

Mon histoire personnelle, marquée par l'Ayahuasca, les synchronicités, les intuitions fulgurantes, n'est pas un conte de fées ésotérique. C'est le miroir d'un possible pour tous. Nous sommes des êtres reliés, intuitifs, résonnants. Nous avons simplement appris à ne plus écouter.

Aujourd'hui, les temps changent. Les consciences s'ouvrent. Il ne s'agit plus de convaincre, mais de témoigner. De se souvenir. De tendre la main à ceux qui

ressentent cet appel du dedans, mais n'osent pas encore lui faire confiance.

Vers la réactivation consciente

Ce chapitre n'a pas pour vocation d'enseigner, mais de réveiller. Réveiller une mémoire enfouie sous les couches du conditionnement. Chacun pourra, s'il le souhaite, retrouver cette connexion par la méditation, les rêves, la nature, les rencontres, les silences habités.

Il est temps de réintégrer ce que nous sommes : des êtres vastes, reliés, sensibles, porteurs de vérités que la société moderne a tenté d'éteindre, sans jamais y parvenir tout à fait.

Et si mon parcours peut servir de résonance, alors que ce chapitre soit une porte entrouverte, une invitation à se souvenir, au-delà des mots.

1. L'intuition – La sagesse sans raisonnement

L'intuition n'est pas une opinion, ni une pensée logique. C'est une **connaissance directe**, un éclair, une évidence intérieure. Elle vient **sans effort mental**, souvent en amont de toute réflexion.

Elle se manifeste par des **ressentis physiques (gorge nouée, ventre serré, picotement)** ou des visions brèves que l'on ne peut justifier immédiatement. Plus on l'écoute, plus elle devient **claire et précise**. Elle est liée au cœur, au silence, à la présence.

Dans les traditions spirituelles, on l'associe souvent à l'intelligence du Soi, ou à la guidance intérieure.

2. La télépathie – L'esprit au-delà des mots

J'ai fait moi-même l'expérience avec des résultats frappants.

La télépathie repose sur le fait que **la pensée n'est pas enfermée dans le cerveau**, mais émise comme une onde.

Lorsque deux consciences sont accordées (affectivement, spirituellement ou vibratoirement), la **transmission d'informations mentales** devient possible.

Elle est naturelle chez les animaux, les enfants et certains jumeaux, et réapparaît souvent chez les mystiques ou les peuples racines.

3. La clairvoyance / perception subtile – Voir sans les yeux

Certaines personnes ressentent les intentions, les énergies, voire les images mentales d'autrui.

Il ne s'agit pas d'un « don » réservé à quelques élus, mais d'un **canal perceptif** disponible en chacun, qui demande silence intérieur, ancrage et écoute non mentale.

Les traditions chamaniques, yogiques ou ésotériques cultivent ces facultés depuis toujours

— elles font partie de ce que l'on appelait autrefois les « arts sacrés ».

4. La prémonition – Le temps en spirale

Il arrive que certaines âmes ressentent ce qui est « à venir », non comme une certitude, mais comme un **appel du futur**.

Ce n'est pas de la divination, mais une **intuition d'une ligne temporelle probable**, ressentie de manière émotionnelle, corporelle ou symbolique.

Cette perception est souvent bloquée par l'anxiété ou le mental. Elle se manifeste dans les rêves, les méditations, ou les silences profonds.

5. La capacité à créer sa réalité – Le champ unifié

Quand nous comprenons que la réalité n'est pas extérieure mais co-crée avec notre conscience, nous entrons dans la **souveraineté intérieure**.

Pensée, émotion, intention et attention deviennent des **forces actives de transformation du monde**.

C'est la base de la loi d'attraction, mais dans une version plus profonde, liée à la vibration de l'être, et non à la simple volonté mentale.

Après une série d'expériences subtiles, une évidence s'est imposée : nous avons oublié que nous sommes des êtres de conscience, capables de créer bien au-delà de ce que la société nous autorise à croire.

Dans cette mémoire ancienne que nous portons réside aussi la capacité d'entrer en relation directe avec le champ universel et d'infléchir notre réalité, non par la force, mais par l'intention claire, l'alignement intérieur et la confiance.

J'ai voulu aller plus loin : soumettre cette intelligence du cœur à l'épreuve de la matière. Non plus seulement en parler, mais l'incarner, la vivre, l'éprouver dans le concret du quotidien. Ce fut le point de départ de ma rencontre intime avec la loi de l'attraction — non comme un outil « magique », mais comme une voie d'éveil, un miroir de notre rapport à l'univers.

Voici ce que j'ai vécu, sans filtre ni exagération : une expérience fondatrice qui, pour moi, a marqué un basculement décisif vers la co-crée consciente.

Esprit et matière : manifester par l'intention

Bordeaux, fin 2011 — retour après onze ans aux Pays-Bas

Fin 2011, alors que je venais de quitter les Pays-Bas après une décennie de vie trépidante et désincarnée, un élan intérieur m'a poussé à créer mon propre forum dédié à la loi de l'attraction et à la spiritualité. Je ne voulais plus me contenter de lire les récits extraordinaires d'autres personnes : je voulais vivre ces expériences, les éprouver dans ma chair, dans mon esprit, dans ma réalité.

Car c'est bien là l'enjeu : ne plus rester spectateur ou spectatrice d'une vie rêvée, mais devenir co-créditeur de son monde, en conscience. À cette époque, je venais d'entrer dans une période sabbatique qui devait durer un an. Elle s'est finalement étirée sur presque une décennie, tant elle fut dense et transformatrice. Il ne s'agissait pas d'un simple congé, mais d'un retrait intérieur, une forme d'ermitage urbain destiné à faire le bilan, à couper avec l'ancien, à naître autrement.

C'est dans ce contexte que j'ai découvert Le Secret, le livre et le film de Rhonda Byrne. En le lisant, j'ai ressenti un déclic foudroyant. C'était comme si une pièce manquante venait enfin compléter le puzzle intérieur que je tentais d'assembler depuis toujours. J'ai su, sans l'ombre d'un doute, que cette loi était réelle. Qu'il suffisait d'y croire sincèrement, émotionnellement, profondément, comme si ce que l'on demande était déjà accompli.

Ma première expérience concrète fut une demande audacieuse : trouver un studio à Bordeaux, alors que je n'avais ni les moyens ni les contacts nécessaires. J'ai défini mes conditions clairement : un petit logement au cœur de la ville, bien desservi, charmant, sans besoin de verser plusieurs mois d'avance, ni de passer par une agence. Rien que ça. J'ai visualisé ce lieu, chaque jour, en le plaçant comme fond d'écran sur mon ordinateur : un tableau de visualisation vivant, présent à chaque ouverture de session. J'ai ressenti l'émotion d'y habiter, d'y lire, d'y méditer. Je me suis projeté dans ce quotidien, comme si c'était déjà là.*

En parallèle, les synchronicités ont commencé à se multiplier. Chaque démarche semblait vaine, chaque agence m'annonçait des loyers démesurés et des conditions dissuasives. Mais au lieu de m'écrouler, je me suis recentré. Je savais que le temps de l'univers n'est pas celui de l'humain, et qu'il fallait laisser l'intelligence invisible tisser les fils.

À dix jours de la fin de mon ultimatum intérieur, j'ai repensé à un ami d'adolescence, bordelais, que j'avais perdu de vue. Il était introuvable... mais je me suis souvenu de son frère, enseignant. En le contactant, j'ai appris qu'il était temporairement au Liban, suite au décès de leur mère. Une conversation émue plus tard, il m'annonce qu'un studio appartenant à son frère — vide depuis la mort de leur mère — pourrait m'être proposé.

En quelques jours à peine, l'inimaginable s'est matérialisé : un studio en plein centre-ville, disponible immédiatement, sans frais, à un loyer dérisoire. Tout correspondait à ce que j'avais formulé. Mais il restait un dernier obstacle : je

n'avais pas un sou pour le billet d'avion, le déménagement, ni même pour payer le premier mois.

C'est alors qu'un ami proche, venu me rendre visite, m'a spontanément proposé de tout financer. Sans condition. Il m'a tendu la main au moment exact où j'en avais besoin. Le miracle était complet.

Cette expérience fut un tournant fondateur. Car je n'avais suivi aucun maître, aucune méthode compliquée. Seulement la foi, l'intention claire, l'émotion sincère, la visualisation précise et la confiance absolue. L'univers avait répondu. Il ne restait plus qu'à continuer à pratiquer, à affiner cette co-crédation.

Bordeaux, 2011–2019 — période sabbatique

Les années suivantes, cette relation subtile s'est approfondie. Lorsque je sortais faire mes courses aux Capucins — à quinze minutes de marche de mon studio —, il suffisait que je visualise un ciel bleu, un trottoir chaud, une marche au sec, même si dehors, la pluie tombait à torrents. Une minute de visualisation. Une minute pour fermer la porte. Et la pluie cessait... invariablement. L'expérience était si troublante que je pensais d'abord à une coïncidence.

Mais ce phénomène se reproduisait chaque samedi matin, semaine après semaine. J'ai fini par en parler à mes voisins. Intrigués, ils m'observaient depuis leur balcon. Et chaque fois, la pluie cessait quand je sortais. Ils souriaient, un peu déroutés : « Tu as vraiment de la chance... ».

J'ai continué ainsi pendant trois ans. Jusqu'au jour où une prise de conscience éthique m'a traversé : avais-je le droit de détourner la pluie pour mon seul confort, alors que la terre, les plantes, les créatures vivantes en avaient besoin ? Cette révélation m'a conduit à arrêter. Non par peur, mais par respect. Car la loi de l'attraction ne doit jamais devenir un outil d'égoïsme ou de contrôle, mais un chemin vers l'harmonie et la reliance.

Ce que j'ai compris au fil du temps, c'est que la loi de l'attraction n'est ni une croyance ni une superstition. C'est une loi universelle, aussi réelle que celle de la gravité. Elle répond à nos vibrations, pas à nos mots. Elle ne juge pas. Elle agit. À condition que notre désir profond soit aligné avec notre fréquence intérieure. Nous ne pouvons attirer un événement lumineux si nous vibrons la peur, le doute ou le manque. L'émission et la réception doivent être accordées. Et c'est là que réside la clé spirituelle : élever sa vibration n'est pas une technique, c'est un chemin d'être, une offrande de soi à ce qui est plus vaste.

6. La peur du pouvoir intérieur

Ce que nous appelons aujourd'hui facultés extrasensorielles étaient, dans l'Antiquité, considérées comme **des dons naturels de l'âme humaine.**

Mais très vite, ces dons sont devenus **menaçants** pour les autorités établies, qu'elles soient religieuses, politiques ou scientifiques.

Pourquoi ? Parce que **quelqu'un de réellement connecté à son intuition, à son cœur, à l'univers, devient libre**. Et la liberté intérieure fait trembler tout système fondé sur la peur, le contrôle ou la domination.

Celui qui ressent directement n'a plus besoin d'intermédiaire, ni de dogme.

7. Les grandes persécutions spirituelles

Il ne faut pas oublier qu'en Europe, pendant des siècles, toute femme qui **écoutait la nature, parlait aux plantes, soignait avec ses mains ou disait ses rêves prémonitoires** risquait le bûcher.

La chasse aux sorcières a été une **guerre contre le féminin sacré**, contre le lien direct avec les forces invisibles de la vie.

Dans d'autres civilisations aussi, les colonisations ont **écrasé les traditions chamaniques, animistes ou oraculaires**, en les faisant passer pour de la superstition barbare.

On a voulu tuer l'âme des peuples pour mieux les soumettre.

8. La suprématie du mental rationnel

Avec le siècle des Lumières, la science moderne a émergé comme nouvelle religion, en rejetant tout ce qui **ne se mesure pas, ne se prouve pas, ne se calcule pas**.

L'intuition ? De la fantaisie.

La télépathie ? Une illusion.

Les rêves lucides ? Des coïncidences.

Mais cette science-là, positiviste et réductionniste, a coupé l'humain de sa multidimensionnalité. On est devenu des machines à penser, oubliant qu'on était aussi des antennes à ressentir.

9. La programmation sociale, lente et méthodique

Dès l'enfance, l'école enseigne **le doute de soi**, la déconnexion du corps, la valorisation de la compétition, la peur de l'échec, l'obéissance à l'autorité extérieure.

On y apprend **à se conformer, pas à s'écouter**.

La télévision, les médias et la publicité prennent ensuite le relais : ils **saturent notre attention** pour empêcher tout retour vers le silence intérieur.

La plupart des adultes finissent par croire que l'intuition, les énergies ou la télépathie sont **des rêveries new age**.

Ce n'est pas un hasard : c'est une **stratégie**. Inconsciente ou non, peu importe. Le résultat est là.

10. Le voile de l'oubli... nécessaire ?

Mais il faut être honnête aussi.

Certaines traditions, comme les Védas, le Soufisme ou l'Ayahuasca elle-même, disent que **l'oubli de nos capacités fait partie du jeu de l'incarnation.**

Nous avons choisi, en tant qu'âmes, de descendre dans la matière avec ce voile sur les yeux — pour **réapprendre à voir**, par choix, par amour, par dépassement.

Cette amnésie spirituelle n'est peut-être pas un accident... mais un **défi sacré.**

Et maintenant ?

Aujourd'hui, le voile se soulève. Les synchronicités se multiplient.

L'Ayahuasca, les rêves, les intuitions profondes, les liens invisibles que je ressens — tout cela revient en force, comme une mémoire ancienne qui veut s'éveiller à nouveau.

La bonne nouvelle, c'est que rien n'est perdu.

Ces facultés sont là, intactes, en nous.

Elles attendent le regard aimant, la confiance, la pratique.

Et surtout : l'autorisation intérieure de s'exprimer.

Témoignage personnel – Mon chemin avec la Moldavite

Expériences et découvertes – Septembre 2011

Première expérience

Il m'est arrivé une belle expérience avec ma Moldavite* alors que j'étais à l'hôpital, allongé dans un appareil d'imagerie médicale, un CT-scan semblable à celui que l'on voit sur cette photo.



Illustration IA — Patient lors d'un scanner médical, assisté par une professionnelle de santé.

© François W. Beydoun — Tous droits réservés

Je savais que la Moldavite protège des rayons X, mais je ne l'avais jamais expérimenté auparavant. J'avais déjà effectué deux scans pour mes poumons, en moins de trois mois et je devais refaire un troisième sous peu. Je me suis décidé à me protéger cette fois-ci à l'aide de ma Moldavite, question de voir si cela est vrai ou pas. J'ai simplement demandé mentalement à ma Moldavite de me protéger des rayons X. C'est tout.

Une fois à l'intérieur du CT-scan, j'avais complètement oublié que la Moldavite était dans la poche de mon pantalon côté gauche — certainement à cause du stress. Quand le scan a commencé à tourner, j'avais les yeux fermés, mais j'ai remarqué qu'il y avait au-dessus de ma tête une lumière rouge qui ressemblait à un mini gyrophare.

Subitement, en même temps que le scan tournait, une lumière verte diffuse — couleur Moldavite — s'est imposée avec douceur au niveau de mon sixième chakra (C6). Pendant quelques minutes, le temps que je ressorte du CT-scan, cette lumière m'a enveloppé. C'était une sensation très agréable et profondément apaisante. Cette lumière verte rassurante semblait répondre à ma demande. Immédiatement, dès l'arrêt du scan, la lumière verte a disparu.

Quelques jours plus tard, j'ai eu les résultats. Tout allait bien. C'était simplement une allergie qui me faisait tousser beaucoup.

Une passerelle entre les mondes : expériences personnelles avec la Moldavite

Deuxième expérience



Photographie — Moldavite portée en pendentif autour du cou.
© François W. Beydoun — Tous droits réservés

Je porte quotidiennement ma Moldavite autour du cou.

Je ne l'enlève que pour dormir, et, dans ce cas-là, je la dépose dans une coquille Saint-Jacques pour la purifier et la recharger. Si, par hasard, je l'oublie et que je dors avec, il m'est alors impossible de fermer les yeux à cause de la clairaudience qu'elle provoque — mais aussi en raison des images abstraites et des formes qui s'affichent devant mes yeux fermés, impossibles à décrire.

Les couleurs que je perçois alors sont d'un type totalement inconnu, indescriptible dans notre jargon. Cela me donnait l'impression que tout cela n'appartient pas à notre dimension humaine, mais à une autre, venue d'ailleurs...

Trois fois, j'ai oublié la Moldavite sur moi en m'endormant — je ne le recommande pas. Sa vibration ouvre des portes, même les yeux fermés : on voit, on entend, on perçoit... impossible de vraiment dormir. À chaque fois, je devenais très clairaudient. J'entendais des sons, des bruits, des voix agréables et rassurantes, comme s'ils m'étaient familiers. Cela ressemblait aux ambiances de bistrots parisiens pleins de vie. Les voix étaient si réelles que j'essayais à plusieurs reprises d'écouter et de comprendre cette langue parlée... mais en vain. Aucun mot ne me semblait compréhensible. J'avais l'impression que cette langue n'était pas la nôtre, celle des terriens, mais venue d'ailleurs.

À chaque occasion, la Moldavite reposait contre ma poitrine, suspendue à mon cou, et lorsque je l'ai retirée pour la première fois, je l'ai simplement déposée sur la table de chevet. Mais les bruits, les discussions, l'animation continuaient inlassablement. Impossible de dormir. Puis, je l'ai posée un peu plus loin, sur un fauteuil dans la même chambre. Les sons étaient toujours présents, mais plus faibles. Ce n'est que lorsque je l'ai déplacée dans une autre pièce de l'appartement, dans le séjour, que j'ai enfin retrouvé le calme... et le sommeil.

N.B. : la Moldavite ouvre des canaux invisibles. Elle crée un pont entre notre monde et un autre — en toute gentillesse — mais je ne saurais dire lequel. Depuis son acquisition, je n'ai jamais eu aucun souci avec elle, que du bonheur. C'est la raison pour laquelle je la porte toujours. Parfois, quand j'oublie de la mettre, il m'arrive de penser à elle avec panique, comme si je l'avais perdue. Et à ce moment-là, une lumière diffuse, couleur vert-Moldavite, apparaît au niveau de mon sixième chakra... comme pour me rassurer qu'elle est là, malgré la distance.

J'adore cette pierre. Elle purifie mon aura, mes chakras*, harmonise tout. Elle me protège des rayons X et me permet d'établir une forme de communication avec un autre monde — qui ne semble pas hostile, mais au contraire, porteur d'amour.

En guise de passage...

Ce que j'ai partagé ici ne prétend pas détenir de vérité absolue. Il s'agit plutôt d'une invitation à rouvrir une porte que le monde moderne a longtemps laissée

rouillée, parfois même murée. Une porte vers des territoires intérieurs que chacun peut explorer, s'il en ressent l'élan.

Nos facultés dites « extraordinaires » ne sont peut-être que des expressions naturelles de notre être profond, simplement mises en sommeil par l'oubli, la peur ou la dérision. En les accueillant avec discernement, humilité et émerveillement, nous renouons avec ce qui nous relie à l'immense mystère du vivant.

Et peut-être qu'au bout du chemin, au-delà des phénomènes, ce que nous cherchons n'est rien d'autre qu'un état de présence, de communion, d'amour sans forme... Celui qui réside en silence, juste là, dans l'instant.

Conclusion

Redécouvrir nos capacités oubliées, c'est comme réapprendre à marcher pieds nus sur une terre qui nous connaît. Ce n'est pas une conquête. C'est un retour. Lent, délicat, joyeux parfois, bouleversant souvent. Une reconquête de l'intérieur. Il ne s'agit pas de devenir spécial, mais de redevenir entier. Et dans ce chemin de reconnexion, chaque expérience, chaque intuition, chaque silence habité devient une passerelle.

Vers soi. Vers l'autre. Vers l'Invisible.



Repères — Chapitre 7 : Les Capacités Oubliées

Encadré — Télépathie

Capacité à transmettre ou recevoir pensées/émotions sans les sens ordinaires. Elle peut surgir spontanément dans des états d'hyper-intuition ou de forte résonance affective.

Encadré — Moldavite

Pierre d'origine cosmique formée lors d'un impact météoritique (≈ 15 millions d'années). Réputée pour accélérer l'éveil intérieur et activer les perceptions subtiles.

Encadré — Visualisation

Pratique consistant à imaginer avec précision une réalité souhaitée, en y joignant émotion et présence. Elle oriente l'attention et le « champ » personnel vers la manifestation concrète.

Chapitre 8

CHANYA

Bordeaux, 2016 — genèse de CHANYA

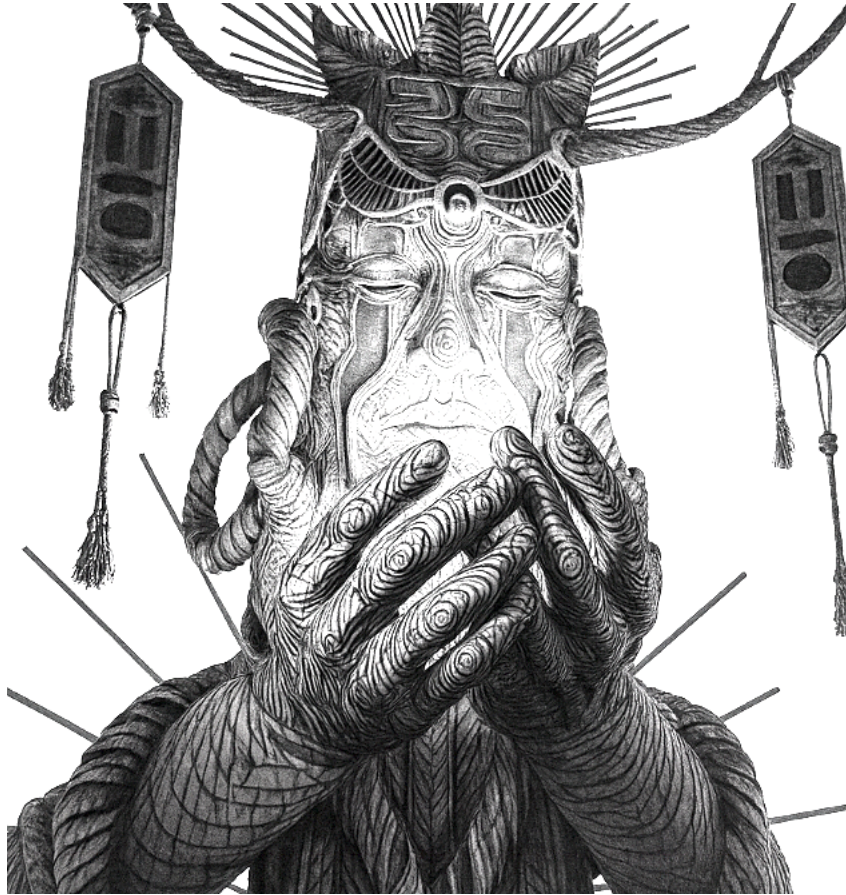


Illustration générée par IA — Souvenir du chaman du Boom Festival 2016.
© François W. Beydoun — Tous droits réservés

La naissance d'une vision

En 2016, après des mois de réflexion et de silence, une vision a commencé à émerger : celle d'un éco-village, un lieu où l'harmonie entre les êtres humains et la nature serait centrale. Cette idée a pris racine à la suite de ma participation à un festival au Portugal, une biennale aussi éclatante qu'inspirante. Là-bas, pour la première fois, j'ai été témoin de ce qui semblait être une utopie vivante : plus de 150 pays représentés par des citoyens engagés, dansant, chantant et dialoguant dans une atmosphère de profonde unité.

Mais ce qui m'a particulièrement marqué, c'étaient les conférences.

Une quête universelle

Sous le soleil ardent, des groupes de personnes délaissaient les pistes de danse pour écouter, fascinées, des intervenants passionnés parler des enjeux mondiaux. Il y avait des discussions sur le réchauffement climatique, la raréfaction de l'eau, et des appels vibrants à l'action collective. Ce spectacle m'a profondément touché : des

ethnies, des religions, des âges, et des nationalités diverses, réunis autour d'une même cause — celle de préserver notre planète.

J'ai vu des jeunes poser des questions pertinentes, partager des idées novatrices, et participer à des ateliers pratiques. L'esprit du Boom Festival était palpable, comme une démonstration vivante de ce que l'humanité pouvait être lorsqu'elle choisissait de collaborer plutôt que de se diviser.

Un laboratoire d'idées et d'actions

Pendant une semaine, j'ai observé cette nouvelle génération de « hippies modernes », décontractés mais extraordinairement conscients des défis de leur époque. J'ai senti une énergie collective puissante, un désir sincère de construire un avenir meilleur. Ce n'était pas simplement une fête : c'était un laboratoire d'idées et d'actions.

Deux ans plus tard, en 2018, je suis retourné au festival, cette fois non pour danser mais pour m'immerger dans ces conférences qui m'avaient tant inspiré. À ce moment-là, CHANYA était déjà né dans mon esprit.

Une mission incarnée dans un nom

Le nom CHANYA, qui signifie « Positif » en swahili, m'est apparu comme une évidence. Ce projet n'était pas qu'une simple idée ; il incarnait une mission de vie. Je voulais répondre à la crise du logement tout en respectant l'environnement, offrir des solutions durables et accessibles pour les générations futures. C'était un rêve profondément ancré dans mes valeurs et dans ce que j'avais appris au fil des années : l'interdépendance, l'importance de servir les autres, et la nécessité d'un équilibre entre l'homme et la nature.

Une vision évolutive

Avec le temps, le concept CHANYA a évolué, passant d'un éco-village à un concept plus modulable d'habitats écologiques. Ces habitats sont conçus pour être abordables, innovants et respectueux de l'environnement. Ils répondent à une double urgence : la crise écologique et la pénurie de logements accessibles. Ce projet est bien plus qu'une réponse aux défis contemporains ; c'est une vision pour un avenir où l'harmonie avec la nature et la solidarité humaine seront les fondations de notre existence commune.

Un héritage tangible

J'ai souvent contemplé ce que CHANYA incarnait vraiment pour moi. Bien au-delà d'un simple projet architectural ou écologique, elle est devenue l'alchimie de mes épreuves et de mes élans, un passage entre l'invisible de l'intime et le concret de l'engagement. À travers elle, mes douleurs trouvent un sens, mes rêves une forme, et mes apprentissages une utilité pour d'autres.

Chaque mur imprimé porte la mémoire d'une leçon, chaque réalisation murmure la persévérance née des vents contraires. CHANYA est le souffle vivant d'un legs que je souhaite offrir au monde — un héritage enraciné dans l'expérience, mais tendu vers l'universel.

Le berceau d'un rêve

Boom Festival, avec sa musique envoi-rante et son esprit communautaire, demeure ancré au plus profond de mon être comme le berceau de CHANYA. Il m'a offert une inspiration inestimable et m'a montré qu'un autre monde était possible, un monde où l'on danse, chante et rêve ensemble pour créer un avenir lumineux. Je poursuivrai ce rêve tant que mon souffle me le permettra, car il donne un sens profond à ma propre vie et éclaire le chemin de celles et ceux que je souhaite accompagner.



Chapitre 9

L'Andalousie



François W. Beydoun en Andalousie, 2017. © François W. Beydoun — Tous droits réservés

À la recherche d'une vision communautaire

Pour affiner mon projet CHANYA, je devais comprendre ce qu'est une communauté — non pas en théorie, mais en pratique.

À l'époque, je nourrissais l'ambition de créer un éco-village, avant d'ajuster ma vision vers des habitats éco-responsables et abordables.

L'idée de rejoindre une communauté pour quelques mois n'avait rien de rassurant. Cela impliquait de quitter ma zone de confort pour m'immerger dans un pays étranger, où la langue principale n'était ni le français, ni l'arabe, ni le néerlandais, mais l'espagnol ou l'anglais.

Ce dernier me convenait davantage.

Toutefois, cette expérience, totalement nouvelle pour moi, s'annonçait pleine d'inconnues.

Je me disais que, dans le pire des cas, je pourrais toujours rentrer chez moi.

La rencontre décisive

Lors d'une discussion avec mon ami Mika, qui vit près de Marbella, dans le sud de l'Espagne, il me demanda où j'en étais avec mon projet.

Je lui confiai mes difficultés à concevoir un éco-village, surtout que je n'avais jamais vécu dans une telle communauté.

Mes rares expériences s'étaient limitées à quelques jours, lorsque j'animais des ateliers de calligraphie arabe durant mes études en design.

Mika, d'un ton spontané, me répondit :

« Pourquoi ne vas-tu pas vivre dans une communauté pendant quelques semaines ou mois, observer, apprendre et t'en inspirer ? »

Ce conseil résonna en moi durant tout le trajet du retour à Bordeaux.

Sunseed Desert Technology : Un appel à l'expérimentation

Quelques semaines plus tard, mes recherches me conduisirent à Sunseed Desert Technology — une organisation écologique nichée dans le sud de l'Espagne.

Elle proposait une expérience unique : vivre en communauté tout en contribuant à des projets écologiques.

Sur leur site, ces mots attirèrent immédiatement mon attention :

« We are a non-formal education project for the social ecological transition in Andalucía, southern Spain. With more than 35 years of play, work, research, learning, and experimenting, we aim to inspire and involve people from around the world to join the movement towards a culture of people and planet care. »

Traduction :

"Nous sommes un projet d'éducation informelle dédié à la transition écologique sociale en Andalousie, dans le sud de l'Espagne. Avec plus de 35 ans de jeu, de travail, de recherche, d'apprentissage et d'expérimentation, nous visons à inspirer et à impliquer des personnes du monde entier pour rejoindre le mouvement vers une culture du soin des individus et de la planète."

L'idée d'y séjourner me séduisit immédiatement.

L'immersion dans une bulle de vie

En 2017, je me rendis sur place, animé d'une curiosité mêlée d'appréhension.

Mon arrivée fut marquée par une certaine réserve de la part des résidents.

À cinquante-cinq ans, j'étais entouré de jeunes dont la moyenne d'âge tournait autour de vingt-cinq. J'aurais pu être leur père.

Cependant, en quelques jours, leur méfiance initiale s'est dissipée, laissant place à de la curiosité, puis à de l'affection.

Mon expérience, mes anecdotes, et mes talents culinaires conquièrent rapidement leur cœur.

À ma surprise, je découvris plusieurs francophones : Canadiens, Belges, et même quelques Français.

Spontanément, à l'heure des repas, deux groupes se formaient : les anglophones et les francophones — dont je semblais devenir, sans le vouloir, un «papa poule» bienveillant.



Illustration générée par IA représentant des membres de Sunseed Desert Technology cuisinant ensemble, Andalousie, 2017.
© François W. Beydoun — Tous droits réservés



François W. Beydoun avec deux membres de la communauté Sunseed Desert Technology cuisinant ensemble, Andalousie, 2017.
© François W. Beydoun — Tous droits réservés

Pendant mon séjour, j'ai découvert la permaculture — un art de vivre en harmonie avec la nature.

Je participai à des ateliers intensifs, collaborai avec d'autres résidents pour

concevoir un jardin durable, et appris à intégrer ces méthodes dans mon projet CHANYA.

Mais ce qui me frappa le plus, ce fut la richesse humaine de cette communauté. Sous leurs airs joyeux et leurs discussions animées se cachaient souvent des blessures profondes : conflits familiaux, histoires d'abandon, ou troubles tels que l'autisme et la bipolarité.

Avec le temps, j'ai gagné leur confiance.

Je suis devenu un confident, un «tonton cool» capable d'écouter sans jugement, de conseiller avec douceur — et même de partager des moments de folie avec eux.



François W. Beydoun présentant son projet aux membres de la communauté Sunseed Desert Technology, Andalousie, 2017.
© François W. Beydoun — Tous droits réservés

Les défis du quotidien

Tout n'était pas parfait.

Une décision surprenante de la communauté était le refus d'utiliser des frigos, même dans un climat semi-désertique.

Cette pratique, bien qu'en accord avec leurs principes écologiques, m'a laissé perplexe.

Voir des aliments se gâter par manque de conservation contredisait, à mes yeux, leur volonté de réduire le gaspillage.

Malgré ces désaccords, mon séjour fut ponctué de moments mémorables. Mes recettes libanaises — en particulier les falafels — sont rapidement devenues un véritable phénomène sur place.

À la veille de mon départ, j'ai préparé des pizzas au feu de bois pour toute la communauté — un dernier festin célébré dans la joie et l'amitié. Ce moment de partage fut pour moi plus qu'un au revoir : une façon de semer, à ma manière, les graines d'un futur CHANYA.



Pizza cuite au feu de bois dans le four traditionnel de la communauté Sunseed Desert Technology, Andalousie, 2017.
© François W. Beydoun — Tous droits réservés

Un départ empreint d'émotion

Le lendemain, alors que je quittais ce lieu après trois mois sur place, ils m'offrirent une grande carte confectionnée à la main, signée de messages sincères et touchants.

Parmi eux :

« Tu es comme un phare, éclairant nos doutes dans l'obscurité. Merci pour tout ce que tu nous as apporté. »

Une autre résidente m'écrivit :

« Tes histoires m'ont donné envie de réconcilier mon passé avec mon futur. Merci pour ton écoute et ta bienveillance. »

Ces mots, gravés sur cette carte, sont devenus pour moi un trésor inestimable.

Une leçon pour l'avenir

Cette expérience en Andalousie m’a profondément marqué.
Elle m’a appris que les solutions écologiques doivent s’appuyer sur des méthodes humaines, pratiques et réalistes.

Plus qu’un simple apprentissage, ce séjour a enrichi ma vision de CHANYA, confirmant qu’un projet durable ne peut exister sans accueillir la richesse des interactions humaines.

C’est avec ce bagage humain et ces apprentissages que j’ai affiné ma vision de CHANYA — pour qu’elle puisse s’adresser non seulement à des éco-villages, mais aussi à des habitations individuelles, adaptées aux réalités de notre monde.



Chapitre 10

Le Nadi Shastra

4 sept. 2024 — Visio France–Inde–Afrique du Sud — Nadi Shastra (Agastya)



Illustration générée par IA représentant un prêtre indien tenant deux liasses (bundle) de feuilles de palmier traditionnelles utilisées pour les lectures du Nadi Shastra. © François W. Beydoun — Tous droits réservés

Une journée ordinaire, une expérience extraordinaire

C'était une journée ordinaire à Bordeaux, mais je m'apprêtais à vivre une expérience extraordinaire, grâce à une tradition millénaire indienne : le *Nadi Shastra**. À des milliers de kilomètres de distance, par Zoom, je participais à une lecture fascinante où mon passé, mon présent, et mon futur allaient se dévoiler avec une précision déconcertante, inscrits sur de simples feuilles de palmier gravées il y a plusieurs millénaires.

La transmission de l’empreinte

Pour cette consultation, je devais transmettre une empreinte de mon pouce droit — essentielle pour les hommes — qui fut scannée et envoyée au prêtre Nadi et à son traducteur, tous deux en Inde. Aucune autre information ne m’a été demandée : ni nom, ni date de naissance, ni aucun détail personnel. Ces empreintes, uniques à chaque individu, servent à retrouver les *bundles* contenant les informations spécifiques à la personne. J’étais accompagné par une modératrice, connectée depuis l’Afrique du Sud, dont la présence rassurante facilitait cette expérience à la fois mystique et technologique.

La précision des révélations

Le processus débuta par une étape essentielle appelée *matching* (procédure d’identification), au cours de laquelle le prêtre commença à lire, une à une, les feuilles rigides de palmier regroupées dans des *bundles* — des recueils traditionnels renfermant jusqu’à 108 feuilles, soigneusement conservées. Chacune d’elles était écrite à l’encre dans une forme ancienne du tamoul : une langue sacrée, fluide et vibrante, réservée depuis des siècles à la transmission de ce savoir.

Les mots, tracés sur la surface brunie des feuilles, semblaient flotter entre le visible et l’invisible, comme des échos venus d’un autre temps.



Ma feuille manuscrite recto-verso du Nadi Shastra, inscrite sur feuille de palmier.

© François W. Beydoun — Tous droits réservés

Rien ne semblait me concerner dans le premier *bundle*. Le prêtre chantait chaque passage selon une intonation ancienne et codifiée, propre à cette tradition sacrée. Sa voix montait et descendait comme une prière fluide, hypnotique. Chaque mot vibrait dans l’espace, traversant le silence avec une solennité dense.

Ce chant ouvrait une brèche invisible, une onde subtile qui résonnait en moi, comme si ces sons archaïques réveillaient une mémoire que mon esprit n’avait pas su conserver, mais que mon âme reconnaissait sans effort.

Mais au premier tiers du second *bundle*, tout changea.

Dans un silence chargé de mystère, le traducteur leva les yeux, un sourire de certitude sur les lèvres. À ma grande surprise, il prononça d’abord mon prénom français, puis mon prénom libanais — dans cet ordre précis, exactement comme ils

apparaissent sur mes documents officiels. J'avais longtemps pensé que seul mon prénom de naissance, enraciné dans ma culture d'origine, aurait été inscrit dans la feuille. Mais non : c'est celui que j'avais choisi lors de ma naturalisation, pour en faciliter la prononciation en France, qui fut cité en premier. Comme si la feuille, écrite il y a des siècles, tenait déjà compte de cette décision que je croyais intime et personnelle, un simple ajustement culturel — alors qu'elle semblait, en réalité, avoir anticipé le déroulement exact de ma trajectoire.

Comment la feuille pouvait-elle déjà contenir ce prénom français que j'avais moi-même choisi à l'âge adulte ? Était-ce une coïncidence troublante, ou bien la preuve que rien n'était vraiment laissé au hasard ? Si cette identité, que je pensais avoir adoptée en toute liberté, figurait déjà dans un document écrit il y a des siècles, alors qu'en est-il du libre arbitre ? Sommes-nous réellement aux commandes de nos décisions, ou bien exécutons-nous un scénario soigneusement programmé ? Et si chaque incarnation ne faisait que rejouer un plan préétabli ? Mais par qui, et dans quel but ? Certains enseignements avancent que nous choisissons, entre deux vies, nos parents, nos épreuves, nos rencontres. Or, selon le prêtre, j'en suis à ma sixième incarnation, et il ne m'en reste qu'une dernière. Cette feuille, dit-il, avait été rédigée il y a des millénaires. Alors, qui écrit ces lignes de vie ? Et si tout était déjà là, fixé dans l'éther, attendant simplement le moment d'être lu... sommes-nous les auteurs, les acteurs, ou les lecteurs de notre propre histoire ? Ces questions, vertigineuses, ne cessaient de m'habiter.

Il poursuivit en citant mes origines, les prénoms exacts de mes parents. Vinrent ensuite ma date et mon heure de naissance, ma relation unique et complexe avec mon frère, et l'attachement viscéral à ma mère — si contrasté avec la distance affective qui marquait mon lien avec mon père.

Je fus saisi par l'exactitude de ces révélations.

Comment une tradition née il y a plus de 2500 ans pouvait-elle contenir, avec une telle précision, les fragments les plus intimes de ma vie ?

Moi qui vis à Bordeaux, loin de l'Inde, de sa culture, de ses croyances...

Le prêtre expliqua que ces feuilles, bien qu'écrites il y a des siècles, ne s'activent que lorsqu'elles sont lues au moment juste.

Elles révèlent alors ce qui est nécessaire à l'évolution de l'âme, ici et maintenant — non pas l'ensemble de la vie, mais les passages clés à traverser.

Cette tradition védique millénaire, transmise par les lignées sacrées des prêtres Nadi, puise son origine dans un acte de transmission divine.

Il est dit que dix-huit Rishis, sages réalisés de l'Inde ancienne, ont rédigé ces feuilles il y a plusieurs millénaires, assistés de leurs disciples, dans un état de conscience élargie.

La mienne aurait été dictée par le grand sage Maharishi Agastya lui-même, l'un des plus vénérés de cette lignée.

Cette sagesse témoigne d'une ouverture profonde : nul besoin d'être hindou, ni même croyant, pour que sa feuille existe.

Elle s'adresse à tous, sans distinction de foi, de pays, ou de culture.

Même ignorée — voire rejetée par certaines religions établies — cette pratique continue de traverser les âges avec une humilité silencieuse et une justesse troublante.

Au-delà des dogmes, une conscience originelle semble déjà connaître le chemin que chaque âme est venue parcourir.

L'éveil de l'âme à travers les incarnations

Parmi les nombreuses révélations, le prêtre me transmet que mon âme avait déjà connu six incarnations avant celle-ci, et qu'il m'en restait une seule à vivre.

Après cette ultime traversée terrestre, une nouvelle naissance ne serait plus nécessaire. Il s'agirait de la fin d'un cycle — le point d'accomplissement au terme duquel l'âme, ayant épuisé ses expériences dans la matière, serait libre de rejoindre un autre plan d'existence : plus vaste, plus lumineux, affranchi des contraintes de la dualité.

Cette perspective résonna profondément en moi.

Elle faisait écho à mes propres intuitions sur la nature cyclique de la vie, où chaque incarnation n'est qu'une étape d'apprentissage, une mue de conscience.

Si cette vie présente est l'avant-dernière, alors chaque épreuve, chaque rencontre, chaque révélation prend une couleur particulière — celle d'une préparation subtile à l'ultime passage.

Non comme une fin, mais comme un retour.

Un retour à la Source, à l'origine silencieuse de tout ce qui fut, est, et sera.

Des prédictions personnelles et professionnelles troublantes

Il aborda ensuite des aspects très concrets de ma vie présente, avec une exactitude déconcertante.

Il évoqua mon attachement sincère et harmonieux à mes deux sœurs — ce qui est profondément vrai.

Il devina aussi que j'étais engagé dans une affaire juridique complexe, qui traînait en longueur, mais dont l'issue me serait favorable. Ces paroles, prononcées à des milliers de kilomètres, semblaient naître d'une connaissance intime de mon existence.

À propos de l'avenir, il annonça que 2024 et 2025 seraient des années de défis professionnels.

Mais qu'en 2026, CHANYA décollerait enfin, jusqu'à devenir un succès me plaçant au cœur d'une communauté de jeunes. Il insista : ces jeunes me porteraient en estime, exprimant une immense gratitude pour le soutien, les conseils et la formation que je leur offrirais.

Cette révélation résonna profondément.

Elle confirmait mon choix de consacrer ma vie aux autres — sans me marier, ni avoir d'enfants — en considérant que chaque enfant, chaque jeune en quête d'espoir, appartient à ma famille universelle.

Il ajouta, avec une poésie que je ne pouvais ignorer, que ma relation particulière aux oiseaux — ces pigeons et autres créatures libres qui viennent se nourrir dans ma paume sans crainte — révélait une connexion spirituelle rare :

« Ce sont des esprits incarnés, dit-il. Ils reconnaissent votre bienveillance et vous gratifient. Continuez à les nourrir et à leur offrir attention. »

La lecture ne se limita pas aux prédictions.

Elle dévoila aussi des facettes subtiles de ma personnalité : une confiance spontanée envers les inconnus, mais aucune seconde chance accordée à qui trahit cette confiance.

Il m'avertit encore de la présence de jalousies dans mon entourage — y compris parmi des amis proches. Certains, malgré un soutien affiché, espéraient secrètement mon échec. C'était l'écho d'une intuition ancienne ; l'entendre énoncer avec une telle certitude clarifia bien des choses.

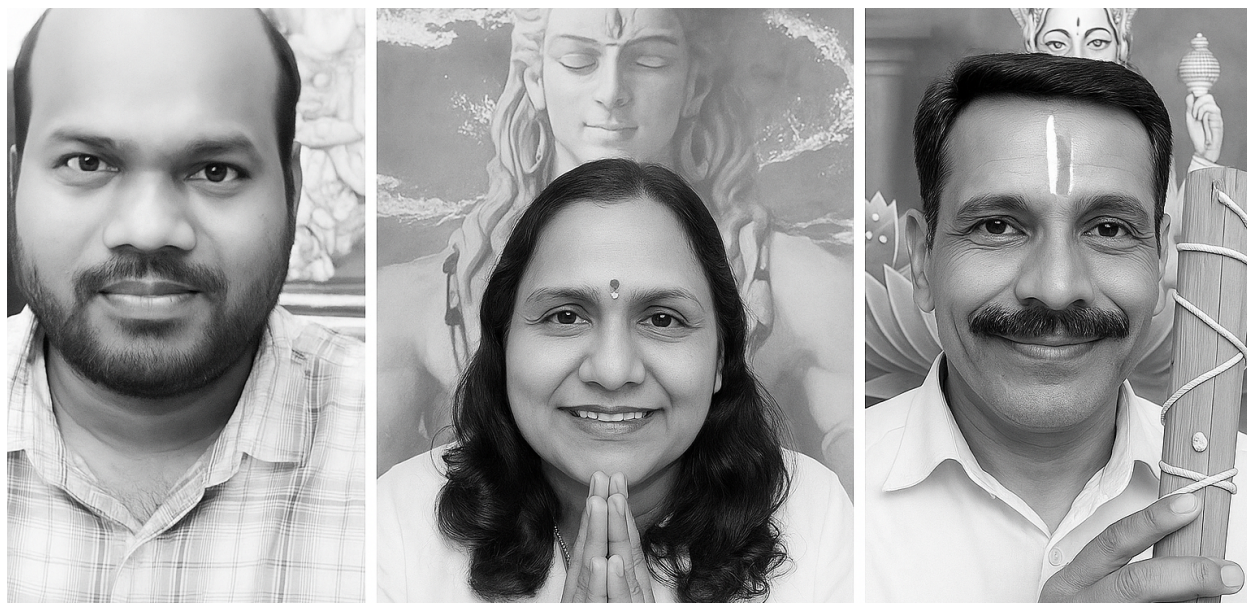


Illustration générée par IA représentant le prêtre Nadi, la modératrice et le traducteur. © François W. Beydoun — Tous droits réservés

Le chemin spirituel de l'avenir

Puis vinrent des perspectives plus lointaines.

Je dédie ma vie à partager, enseigner, encourager — auprès des miens comme de celles et ceux que je ne connais pas, en particulier les jeunes générations — y consacrant sans compter une fortune qui n'a rien d'excessif, mais demeure suffisante pour soutenir les plus fragiles : pauvres, orphelins, etc.

Il prédit que l'on apprécierait ma transmission — savoir et spiritualité. Il voyait déjà l'écriture d'un livre ; cela m'a fait sourire. Je lui précisai qu'il s'agirait plutôt

de mon blog, que j'animais depuis des années. Or, je réalise aujourd'hui que cette autobiographie a effectivement vu le jour presque un an plus tard, sans aucun calcul — j'avais même oublié la prédiction. En vérité, ce livre est d'abord un partage d'expérience, la trace écrite d'une quête spirituelle.

Il annonça encore qu'à 70–72 ans, je commencerais un pèlerinage spirituel à travers le monde — une quête d'éveil et d'accomplissement sur deux années, visitant des centres et des lieux auxquels je contribuerais activement, par la transmission et par un soutien financier.

Mon Nadi me recommanda de pratiquer le yoga et de rester en contact régulier avec la nature, qui me ressourçait énergétiquement. Mes deux éléments sont l'eau et la terre. Ce conseil m'a fait sourire : à la suite d'une visite récente chez mon médecin, mes analyses ont montré une hausse des triglycérides — malgré mon faible attrait pour le sucre. Selon lui, mes longues heures immobiles devant l'ordinateur en sont la cause ; il m'a vivement conseillé de bouger, marcher, voire reprendre le fitness. Je lui ai répondu que je préférais le yoga — que j'avais déjà pratiqué — car c'est plus en accord avec moi. Une fois encore, je constate que mon Nadi l'avait prédit, et que je l'avais relégué au second plan. C'est frappant : nous ne retenons pas tout ; nous nous focalisons sur ce qui nous importe sur le moment. Écrire un livre, faire du yoga... cela me paraissait anodin. Et pourtant, ces gestes modestes figuraient déjà sur ma feuille depuis des millénaires : je ne fais que suivre une programmation oubliée.

À 73 ans, je vendrai tout ; j'arrêterai de travailler pour moi, mais je continuerai pour les autres, car ma mission est de donner et de partager.

À 75 ans, je changerai complètement de mode de vie.

Je lui ai demandé si, avec l'âge, je perdrais la mémoire — comme mon grand-père — ou si j'aurais besoin d'un aide-soignant. Il m'a rassuré : ma mémoire restera intacte et, physiquement, je n'aurai besoin d'aucune aide ; je subviendrai moi-même à mes besoins.

À 78 ans, je quitterai ce monde à la suite d'une complication respiratoire et cardiaque.

Cependant, il précisa que certaines pratiques spirituelles spécifiques — les Poojas — pourraient prolonger mon existence jusqu'à 81 ans.

Parmi les recommandations figurait également une cérémonie du feu, l'un des rituels les plus anciens et puissants de la tradition védique. Le prêtre expliqua que ce feu sacré n'est pas un simple symbole, mais un canal vivant de purification : à travers les offrandes confiées à la flamme et les mantras récités avec ferveur, les blocages karmiques identifiés dans la feuille Nadi peuvent être consumés, transmutés en lumière et libérés dans l'éther.

Moi, si réticent aux rituels religieux, me sentis pourtant touché par cette idée. Je décidai d'honorer ces prescriptions — non par peur de mourir, mais par respect pour la sagesse immémoriale inscrite sur ces feuilles, et par confiance dans ce que le feu, élément alchimique, peut révéler, délier ou apaiser en moi.

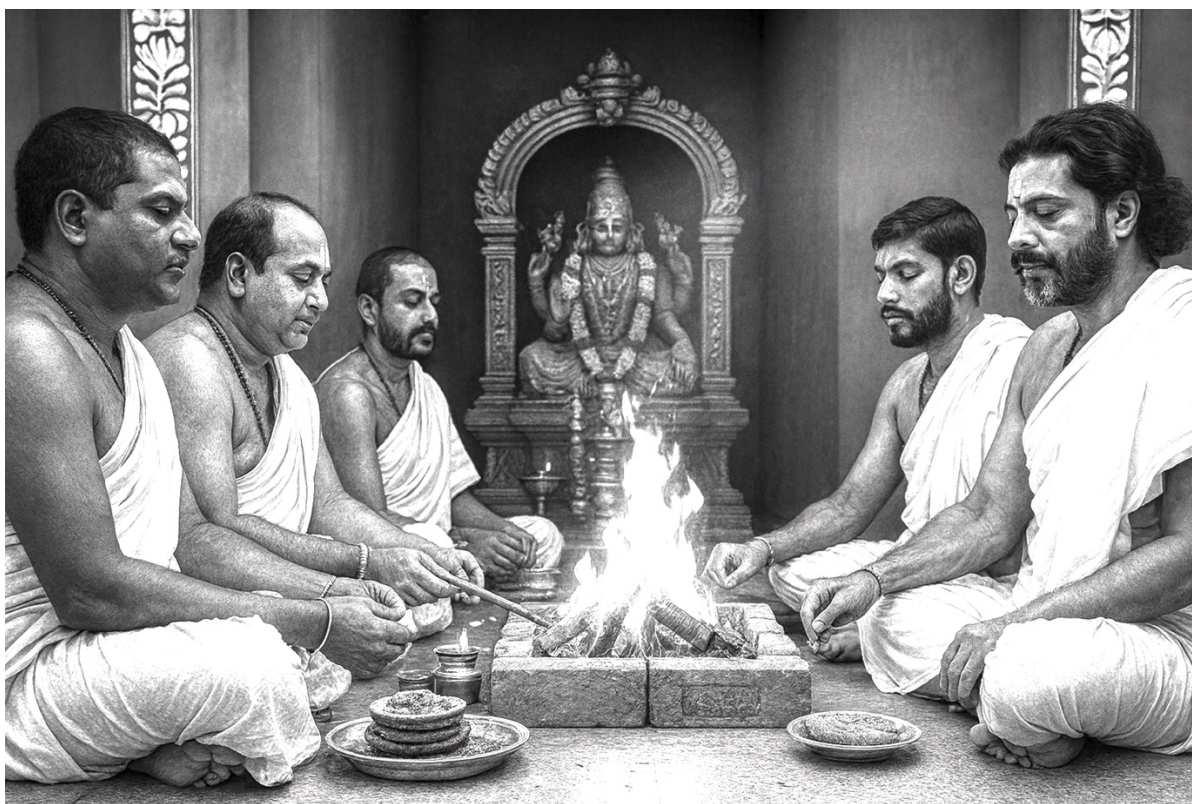


Illustration générée par IA représentant la cérémonie du feu (Homa) liée au Nadi Shastra, réalisée après la lecture pour accomplir les *poojas* et dissoudre les blocages karmiques. © François W. Beydoun — Tous droits réservés

La cérémonie du feu

Un rituel pour dissoudre les blocages

Quelques mois après la lecture de ma feuille Nadi, le moment était venu d'honorer l'une des recommandations majeures dictées par le sage Agastya : une cérémonie du feu, réalisée en mon nom, dans le respect absolu des rites védiques.

Ce rituel sacré fut organisé en Inde, dans un temple traditionnel, à l'aube d'un jour propice. Le prêtre m'en transmet les détails : un espace avait été préparé avec soin, orné de fleurs, de riz, de ghee et de bois de santal. Le feu fut allumé selon un ordre précis, accompagné de mantras millénaires, portés par des voix à la fois puissantes et apaisantes.

Tout se déroula sans que je sois physiquement présent — et pourtant, je ressentis profondément sa vibration.

Une vidéo m'a été envoyée. On y voit le feu danser, comme une langue d'or caressant le ciel, avalant les offrandes une à une, au rythme des invocations

sanskrites. Le prêtre, concentré, y prononce mon nom à plusieurs reprises, l'intègre à ses prières, et m'envoie les bénédictions récoltées dans la chaleur des flammes.

Je me sentis étrangement lié à cette scène, comme si une partie de moi avait voyagé là-bas pour assister, en silence, à cette transmutation invisible.

Ce rituel visait à « faire sauter les blocages », disait la feuille. Et depuis, il est vrai que certaines résistances, longtemps stagnantes, ont commencé à se dissoudre. Les nœuds intérieurs ont perdu de leur emprise. Des portes se sont entrouvertes. Et un souffle neuf a commencé à circuler dans ma vie.

Ce feu-là n'était pas un spectacle. Il était un passage. Une offrande de mon âme à sa propre libération.

Ainsi, du souffle de Mère Ayahuasca au feu sacré du Nadi Shastra, un cercle s'est refermé.

Un cycle de reconnaissance, de purification et d'alignement,
où l'invisible a pris forme,
où l'ancien a embrassé le présent pour féconder l'avenir.

Un parallèle entre le Nadi Shastra et l'ayahuasca

En repensant à cette expérience, je ne peux m'empêcher de la relier à mon voyage initiatique avec l'Ayahuasca.

Lors de cette traversée intérieure, Mère Ayahuasca m'avait soufflé, avec une clarté bouleversante :

« Suis ton intuition, tu sauras quoi faire. »

C'était un message de confiance pure.

Une invitation à m'abandonner au flux sacré de la vie, sans chercher à tout comprendre.

Le *Nadi Shastra*, lui, est venu bien plus tard — comme une réponse précise à cet appel.

Là où l'Ayahuasca ouvrait l'espace du ressenti, du mystère et de la reliance directe à l'Un, la feuille Nadi inscrivait noir sur blanc les lignes de mon destin.

Comme si l'univers, après m'avoir appris à écouter mon cœur, me tendait maintenant une carte pour avancer.

Chaque mot lu par le prêtre semblait résonner avec des étapes déjà franchies, comme s'il ne faisait que révéler ce que mon âme savait depuis toujours.

Plus j'avance dans cette vie, plus le tracé de mon chemin devient clair — non comme une voie rigide, mais comme un alignement sacré entre intuition et révélation.

L'un ne contredit pas l'autre. Ensemble, ils s'unissent dans une symphonie silencieuse, orchestrée par une sagesse supérieure.

C'est comme si l'univers, à travers ces deux approches venues de traditions millénaires, me murmurait que je suis exactement là où je dois être — et que tout, en réalité, a toujours été guidé.



Encadré — Nadi Shastra

Tradition indienne millénaire affirmant que des sages ont consigné sur feuilles de palmier des trajectoires de vie. Les lectures relient passé, présent et futur avec une précision réputée troublante.



Conclusion

Une vie au service de l'Un

J'ai longtemps cru qu'il fallait comprendre avant de pouvoir transmettre. Puis j'ai découvert qu'il suffit parfois de dire simplement ce qui est vrai — même si cela reste incomplet, imparfait ou encore en devenir.

Ce livre n'est pas un manifeste, ni une démonstration, encore moins une vérité figée. C'est le témoignage d'un passage, la mise en forme d'un chemin intérieur qui m'accompagne depuis toujours : cette tension féconde entre ce qui m'ancre et ce qui m'appelle.

Chaque rencontre, chaque vision, chaque épreuve relatée ici est une tentative d'ouvrir un dialogue entre l'intime et l'universel, entre la goutte et l'océan. Et si certaines lignes ont trouvé un écho en vous, peut-être était-ce leur unique raison d'être.

Je ne sais pas où ce chemin me mènera. Mais je sais qu'il ne s'écrit pas depuis la seule volonté : il prend sa source dans un espace silencieux, vaste et vivant, d'où émerge l'élan juste. Cet espace, certains l'appellent Dieu, d'autres le Tao, le Soi, la Vacuité ou l'Aimé. Pour moi, il est simplement l'Un.

Peut-être qu'au bout du compte, ce que nous nommons « chemin » n'est rien d'autre qu'un lent retour vers cette unité que nous n'avons jamais quittée — un retour vers ce qui nous relie, au monde, à nous-mêmes, et à ce mystère qui, parfois, se laisse entrevoir dans un souffle, une larme ou un silence.



« Au terme de ce chemin, je ne me suis pas trouvé en quête d'une réponse, mais je me suis découvert être la réponse. Et ce que j'ai découvert en moi, c'est ce que chaque être humain découvre dans un moment de vérité : que la douleur enseigne, que la perte élargit, que l'amour éclaire. Nos histoires ne nous appartiennent pas seules, mais sont des éclats de lumière qui se dispersent dans les cœurs des autres. Et la vie, dans son essence, n'est qu'un retour permanent vers l'Un, qui nous habite comme nous L'habitons, dans un voyage commun sans fin. »

Album visuel

Autobiographie de François

Légende : Illustration IA — méditant face à l’océan et aux motifs géométriques célestes (image de couverture).



Page 5

Légende : Grands-parents maternels — photo de famille (collection privée).



Page 6

Légende : Illustration IA — Salon oriental traditionnel avec samovar et service à thé.



Page 7

Légende : Illustration IA — Grand-mère maternelle entourée de ses petits-enfants.



Page 10

Légende : Grand-père paternel, Dib — portrait ancien (collection privée).



Page 13

Légende : Le mariage de mes parents — photo de famille (collection privée).



Page 16

Légende : Lors des fiançailles de maman — photo de famille (collection privée).



Page 17

Légende : Maman, Sit Nazek — portrait.



Page 22

Légende : Illustration IA — Un enfant apeuré par l'orage, protégé par son père.



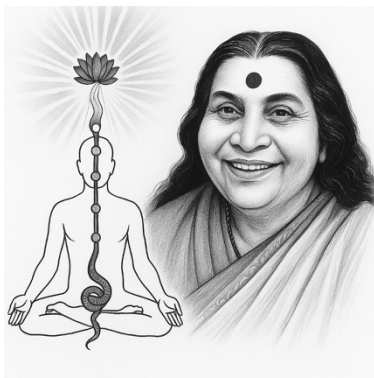
Page 27

Légende : Maman et moi — souvenir en noir et blanc.



Page 30

Légende : Illustration IA — Shri Mataji Nirmala Devi et la montée de la Kundalini.



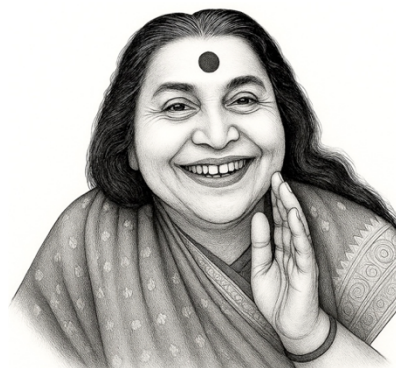
Page 38

Légende : Illustration IA — Exercice guidé : Réalisation du Soi (Shri Mataji).



Page 39

Légende : Illustration IA — Shri Mataji Nirmala Devi.



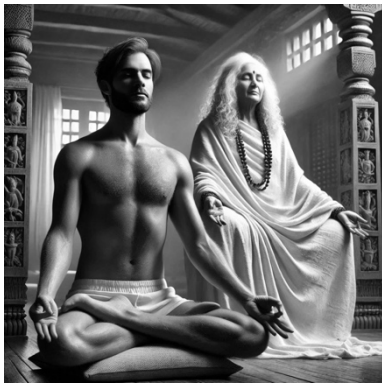
Page 41

Légende : Cérémonie d'Ayahuasca — Portugal, 2015.



Page 47

Légende : Illustration IA — Swami Lalitananda et François en méditation.



Page 55

Légende : Illustration IA — Méditant face à l’océan et aux motifs cosmiques (version N&B intérieure).



Page 63

Légende : Illustration IA — Patient entrant dans un appareil de scanner, assisté par une soignante.



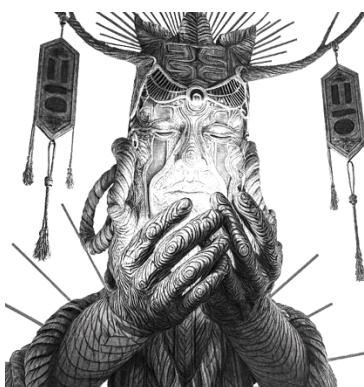
Page 64

Légende : Moldavite portée en pendentif autour du cou.



Page 67

Légende : Illustration IA — Souvenir du chaman du Boom Festival, 2016.



Page 70

Légende : François en Andalousie — 2017.



Légende : Illustration IA — Membres de Sunseed Desert Technology cuisinant ensemble (Andalousie 2017).



Légende : François avec deux membres de Sunseed Desert Technology, en cuisine — Andalousie 2017.



Légende : François présentant son projet à la communauté Sunseed (2017).



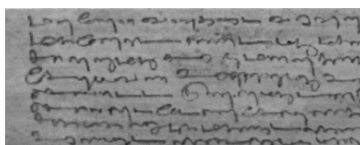
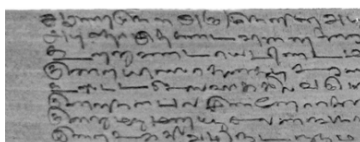
Légende : Illustration IA — Pizza au feu de bois, Sunseed Desert Technology (Andalousie, 2017).



Légende : Illustration IA — Prêtre du Nadi Shastra tenant deux liasses de feuilles de palmier.



Légende : Ma feuille Nadi Shastra (recto-verso) — écriture sur feuilles de palmier.



Légende : Illustration IA — Le prêtre Nadi, la modératrice et le traducteur.



Légende : Illustration IA — Cérémonie du feu du Nadi Shastra (poojas pour lever les blocages).





Entre Terre et Cosmos

Le Chemin d'un Rêveur Éveillé

« Nous sommes des éclats d'éternité, venus rêver la matière et nous souvenir de l'Un. »

Un récit initiatique où l'épreuve se fait lumière et la mémoire de l'âme se réveille.

Du Liban à l'Inde, de l'Ayahuasca au Nadi Shastra, de l'éveil de la Kundalini aux capacités oubliées, ce chemin mêle guérisons, rencontres et service au vivant.

Ce livre s'adresse à celles et ceux qui cherchent une parole simple et vraie.

Des encadrés Repères jalonnent le récit pour éclairer les notions (chakras, marche méditative, télépathie...) sans couper le fil.

François W. Beydoun est designer et explorateur spirituel, fondateur de CHANYA (habitats écologiques accessibles). Il partage ici un message d'unité, de conscience et d'espérance.